

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

34^e ANNÉE

N^o 3.

1^{er} MARS 1891.

Les séances spirites du vendredi, auront lieu les 6 et 20 février.

Pour les abonnements de la *Revue spirite*, année 1891, adresser un mandat à l'ordre de M. D. G. Leymarie, le plus tôt possible.

AVIS IMPORTANT. — D'un commun accord les spirites parisiens ont décidé qu'ils se rendraient au cimetière du Père Lachaise, pour l'ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'ALLAN KARDEC, le *lundi 30 mars*, à 2 heures précises de l'après-midi; prière à nos lecteurs de prévenir nos F. E. S. de Paris.

Un avis indiquera le restaurant où aura lieu le banquet habituel, le soir du même jour, 30 mars 1891.

LE SPIRITISME ET SES ADVERSAIRES

Joinville, 4-5 février 1891.

Un des sujets de réflexions qui me revient en l'esprit des premiers, c'est celui qui ne cesse plus de préoccuper quiconque l'a abordé sérieusement : Le Spiritisme et la marche du procès engagé entre lui et ses adversaires de tout genre.

En passant et tant bien que mal, puisque j'y suis, je résume ici mes réflexions. Selon moi, la cause du Spiritisme est en meilleure voie que beaucoup ne l'imaginent. Les difficultés, les obstacles qui lui sont suscités, les oppositions et les dénigrements qu'il n'a cessé jusqu'ici de rencontrer de droite et de gauche, au fond loin de le desservir, lui sont utiles, je dis plus nécessaires pour activer la vie en lui et prouver de plus en plus au dehors que cette vie n'est pas artificielle. Ils l'obligent d'ailleurs tout en allant de l'avant, à mieux régler sa marche, à vérifier de plus près la valeur de ses arguments et, tout en s'efforçant de multiplier ses preuves de fait, d'écarter celles qui, jusqu'à contre-épreuve, doivent rester dans le domaine des *possibilités* à contrôler.

Durant des années le Spiritisme avait trop facilement accepté et enregistré à son avoir des documents de toutes mains donnant, et avec raison, prise à la critique, faisant trop large part au sentiment, à l'enthousiasme. Cela se

comprend et s'explique tout naturellement après la découverte d'horizons nouveaux et s'étendant à l'infini. Bref, si je puis dire, après avoir platonisé, il en revient à la méthode d'Aristote, celle de l'observation scrupuleuse, rigoureuse, pour extraire l'inconnu du connu.

Il en recueille déjà les premiers bénéfices. Il est manifeste, depuis deux ou trois ans déjà, que dans le monde savant et demi-savant, qui ne voyait dans le Spiritisme qu'illusion, aberration ou fraude, on commence à se poser la question : pourquoi les faits, à quelle cause les rattacher ? On fait bon marché encore de la doctrine, mais les faits restent comme point d'interrogation provoquant l'attention en attendant la recherche. Aussi est-il à remarquer que dans la presse en général, le ton avec lui s'est singulièrement modifié. D'agressif, dédaigneux, sarcastique qu'il était, il est devenu assez circonspect. On commence à reconnaître qu'il faut compter avec lui. On ne raille plus, on le discute. C'est un pas de fait, plus grand qu'il ne semble à première vue.

De ce côté, la discussion sera longue encore et il ne faut pas compter que la vieille garde de la science officielle se rendra à l'évidence avant d'avoir usé ses dernières cartouches.

Mais derrière les savants il y a la conscience des masses qui, lentement mais sans arrêt, fait sa poussée. Vienne l'heure où cette conscience sentira le besoin de se rattacher à quelques principes premiers pour régler sa direction et sortir définitivement du dédale de contradictions où elle ne cesse de se voir ramener à quelque impasse, vienne l'heure où elle sera lasse de passer d'une déception à une autre, le Spiritisme aura cause gagnée.

Et cette heure viendra nécessairement. Peut-être est-elle moins éloignée qu'on ne le pense, si j'en crois certains symptômes qui tendent à se généraliser. L'idée de solidarité et de justice sociale commence à se faire jour sur bien des points et à modifier dans bien des esprits la façon habituelle d'envisager le cours des choses.

Bon nombre d'associations comprennent déjà qu'elles ne réaliseront leur but et n'assureront leur durée qu'en en faisant le principe générateur de leur programme. Nécessité de l'union des efforts, nécessité de l'équitable répartition des droits et des devoirs, des profits et des labours dans la communauté sociale, nécessité reconnue comme le meilleur moyen d'activer et régulariser le progrès en tous sens en vue de l'amélioration de la vie terrestre. Pour bon nombre déjà, vérité acquise, confirmée par les résultats concordants qu'elle a donnés partout où elle a été rationnellement mise en pratique. *Facta loquuntur*. Les faits parlent, rien ne prévaudra en définitive contre leur démonstration, leur éloquence, si vous préférez.

Cette démonstration ainsi commencée, c'est l'acheminement à une nouvelle conception des rapports sociaux et, par voie de conséquence, des lois harmoniques de la vie, destinée à remplacer la vieille conception du chacun pour soi sous la gouverne du *fatum* aveugle ou de l'arbitraire divin — selon le point de vue matérialiste ou catholique.

Mais cette conception même, *universalisée*, ne constitue-t-elle pas le fond même du Spiritisme ?

J'entrevois donc là une ouverture destinée à faire passer successivement dans la conscience des masses, la série des vérités à déduire du même fond. Cette ouverture peut devenir demain une trouée, mais à une condition qui prime toutes les autres.

En somme, deux obstacles barrent sa voie au Spiritisme et, bien que de nature contraire, se réunissent pour entraver son développement : le matérialisme scientifique et le cléricalisme. Le premier ne me paraît qu'une théorie passagère ou mieux transitoire, dont il n'y a pas à s'inquiéter outre mesure. Ses adeptes sont plus têtus que convaincus au fond — amour-propre — et, en général, la logique a pour eux des droits imprescriptibles.

Que les faits se multipliant, leur éclatent de droite ou de gauche aux yeux et les obligent de reconnaître des solutions de continuité ou des impasses dans leurs théories, ils en chercheront la cause et logiquement seront contraints de constater qu'ils n'y sauraient remédier avec leur matière mécanisée. Ce sera l'affaire d'une ou deux générations encore. Ne voyons-nous pas déjà la science officielle fournir des hérétiques déclarés battant en brèche son antique syllabus et arborant malgré tout le drapeau révolutionnaire — à peu près dans tous les cantons du domaine scientifique ?

Une fois la révolution en route dans ce monde-là, le troupeau, le *vulgum pecus* des matérialistes, habitué à recevoir son credo tout fait, des officines académiques, entrera dans le courant et trouvera la chose toute naturelle. Histoire des moutons de Panurge. Ainsi naguère le magnétisme animal était une absurdité, et le voilà aujourd'hui en train de passer en article de foi même au village.

Il n'en saurait être de même du cléricalisme. Tant que son état-major fonctionnera sous la protection de l'État, il restera l'adversaire irréconciliable, irréformable, irréductible. Cette protection lui assure une position exceptionnelle qui lui permet de renouveler incessamment sa milice et d'y maintenir la discipline, aujourd'hui toute sa force.

Mais que l'appui officiel vienne à manquer à cet état-major, à l'épiscopat, et qu'il se voit réduit à sa simple autorité apostolique, par quel miracle

maintiendra-t-il sous son absolutisme toute la plèbe cléricale à qui il ne pourra plus garantir l'influence dont elle jouit et, avant tout, le vivre et le couvert? En faisant appel à la foi? Mais nos prêtres sont les derniers à se faire illusion sur la valeur de leur dogmatique et la preuve c'est qu'ils ne prennent même plus la peine de la soutenir, de la défendre sérieusement.

Ils se sentent impuissants à lutter pour une foi qui leur manque et se bornent à avocasser, à sophistiquer, à chicaner sur des points de détails et à se tirer d'affaire avec des gros ou des grands mots dès qu'ils se voient serrés de trop près.

Ils savent parfaitement que le culte qu'ils desservent n'est plus au vrai qu'une industrie équivoque fonctionnant sous une étiquette trompeuse. Parmi eux, tous ceux chez qui la conscience n'est pas oblitérée n'acceptent leur rôle que sous l'empire de la nécessité. Aussi doit-on s'attendre, du jour où se rompera le pacte concordataire qui consacre chez nous la hiérarchie sacerdotale, à voir cette hiérarchie se désorganiser, et, par suite, la division, les schismes se produire dans le monde cléricale, les vers dans le cadavre.

Alors seulement le Spiritisme pourra, drapeau déployé, entamer chez nous la grande lutte avec chance de succès — à une condition *sine qua non* toutefois, c'est de maintenir à son enseignement l'unité, la clarté, la logique qui le rend accessible aux intelligences de tout degré.

Ce sera alors pour lui le moment psychologique de se présenter comme doctrine chargée de concilier les droits de la science et de la conscience et de terminer leur conflit qui ne saurait se perpétuer qu'au détriment de l'une et de l'autre, c'est-à-dire au détriment des intérêts matériels et moraux de l'humanité.

Il doit donc, en prévision de l'événement, rester lui-même, se garder contre certaines alliances qui, sous prétexte d'élargir sa sphère d'action, n'aboutiraient qu'à le dévoyer (cabale, occultisme, théosophie et dérivés) et s'employer plus activement que jamais à faire, pour sa part, avancer l'heure de notre rupture définitive avec le césarisme catholique. Dénonciation du Concordat, tel est, selon moi, l'un des principaux objectifs que le Spiritisme militant ne doit pas perdre de vue un instant. L'obstacle renversé, alors seulement la régénération de la conscience populaire, le but même que se propose le Spiritisme, pourra être entrepris efficacement. Jusque-là tous ses travaux, toutes ses luttes ne sauraient être que des travaux préparatoires et des luttes circonscrites.

Tout ceci dit au courant de la plume et en passant les développements qu'exigeraient, pour leur justification, quelques-unes des idées que je vous soumets. En voilà long déjà et d'ailleurs trop long peut-être en raison du temps que vous avez à donner à ce griffonnage.

F. POTHENOT.

IL VESSILLO SPIRITISTA

FAUVETY ET ALLAN KARDEC. — RECTIFICATION.

M. E. Volpi, ex-capitaine de l'armée italienne, est, depuis janvier, directeur gérant d'un journal nouveau : *il Vessillo spiritista* (1).

M. Volpi est un spirite militant bien connu. Le cachet d'originalité positive et scientifique qu'il imprime à ses travaux leur donne une valeur incontestable. Les personnes qui ont suivi les séances du Congrès de 1889 ont vu ses remarquables spécimens de photographie spirite, que les explications judicieuses dont il en accompagnait l'exhibition rendait plus intéressants encore.

En tête de l'article programme du 1^{er} numéro du *Vessillo*, M. Volpi cite in extenso la déclaration qu'il présenta au Congrès, au nom des délégués italiens et espagnols avec l'adhésion de « l'Alliance spirite française » ; en voici le 1^{er} paragraphe :

« Les soussignés, tout en acceptant les conclusions du congrès de Barcelone, affirment « la doctrine recueillie par Allan Kardec comme base du spiritisme moderne ; ils ajoutent « qu'elle pourra être développée indéfiniment, sans être jamais ébranlée dans ses principes fondamentaux (2).

Tout serait à citer dans ce 1^{er} article du *Vessillo* qui montre le point de vue élevé et largement philosophique auquel entend se placer son honorable directeur. Avec lui, le *Drapeau spirite* est en bonne et loyale main, on peut en être assuré. Les spirites français accueilleront, avec toute la sympathie qu'elle mérite, la Revue de M. Volpi qui, dans son mémoire lu au Congrès, écrivait ceci :

« Le monde spirite invisible s'étant toujours manifesté aux hommes, la croyance en « ce monde forma continuellement la base des religions anciennes. C'est par la connais- « sances plus ou moins exacte de ces phénomènes, connaissances dont elles ont toujours « voulu, seules, avoir la clef, que leurs desservants, Bramines, Mages, et les Sacerdotes « égyptiens, etc., ont toujours dominé les masses.

« Ainsi, soit par la répugnance de la classe sacerdotale à vulgariser cette science « maitresse, soit à cause d'autres difficultés d'ordre moral et physique que présentait le « vieux monde, les phénomènes en question n'ont jamais pu être bien étudiés, et classés, « selon leur portée, dans l'ordre des connaissances humaines.

« De notre temps, ces entraves ont été en grande partie renversées (3) ; le télégraphe, « la vapeur et la presse ont apporté une telle facilité de communications aux peuples, « que nous avons pu obtenir par ce fait de grands et féconds résultats.

« Et ce résultat, pour la plus grande partie, est dû à Allan Kardec, ce penseur que « nous pouvons, sans crainte d'exagération, appeler le vrai maître en spiritisme dans « les pays latins.

« En contrôlant tous les faits et communications avec un rare bon sens, un travail « assidu et secondé par une vaste érudition, il arriva à donner un corps à ces faits partiels « qui, dans leur ensemble, forment le grand avènement du spiritisme moderne (4). »

Ces lignes font bien ressortir l'antiquité des communications spirites, que jamais spirite sérieux n'a contestée, bien qu'on persiste à soutenir le contraire, en même temps que le caractère du moderne spiritisme, ouvert, sans restriction, à tous les hommes de bonne volonté, et qui, par ce fait même, par la force d'impulsion qu'il met en jeu, renouvellera le monde. Elles constatent, une fois de plus, que dans les pays latins, Allan Kardec reste le vulgarisateur par excellence. Les spirites latins sont kardécistes-progressistes ; — il faut remercier hautement M. Volpi, — le traducteur du *Livre des Médiums*, — de l'affirmer avec l'autorité que lui donnent son dévouement à la cause, et ses remarquables travaux.

Si le lecteur veut bien nous suivre du *Vessillo* à la *Religion universelle* de janvier,

(1) *Il Vessillo spiritista*, Vercelli ; — mensuel. France, un an 2 fr. 60.

(2) Les mots en italiques ne sont pas au compte rendu du congrès, p. 327.

(3) Par la liberté de conscience et d'investigation.

(4) Compte rendu, p. 325.

nous appelons son attention sur l'article de M. Fauvety, à propos du livre récent de M. Léon Denis : *Après la mort*.

« Le Spiritisme — y est-il dit — a vu s'élargir beaucoup son champ d'action par son contact avec la théosophie et les sources antiques de l'Occultisme. Le livre de M. Léon Denis marque un pas de plus dans cette voie. Il faut féliciter l'auteur d'avoir rappelé que le Spiritisme est vieux comme le monde et l'héritier de la science antique. Noblesse oblige. La science antique, c'est la gnose, c'est-à-dire la connaissance complète de la vie universelle. Qu'Allan Kardec ait fondé le Spiritisme moderne et l'ait mis en rapport avec le degré de développement actuel de l'esprit humain ; qu'il lui ait fait parler au profit de tous, les ignorants comme les savants, le langage du bon sens et de la science ; que sa philosophie soit irréprochable au point de vue de la morale et de la raison, ce sera sa gloire, et nul, sans doute, ne s'avisera de la lui contester. Mais une chose manque au Spiritisme tel qu'Allan Kardec l'a conçu et tel qu'il est encore de nos jours, et ce n'est rien moins que la gnose, c'est-à-dire la science même de la vie universelle » (1).

Nous citons volontiers ces lignes qui honorent celui qui les a écrites. C'est la meilleure réponse à opposer aux détracteurs d'Allan Kardec. L'avenir, à son tour, rendra justice à Fauvety, l'éminent précurseur, trop peu suivi par notre génération parce qu'il la devance de trop loin sur la voie du progrès.

Que le Spiritisme ait encore presque tout à conquérir pour atteindre à la science de la vie universelle qu'une tradition enveloppée de profonds mystères attribue à la gnose, on ne saurait le contester. L'œuvre de M. Fauvety est un grand pas vers ce but. Il ne faut pas perdre de vue que cette science intégrale a été le fruit de la collaboration ininterrompue de nos ancêtres planétaires, c'est-à-dire d'incarnés adéquats à nous-mêmes au physique et à l'intellectuel. A moins d'admettre le surnaturel et le miracle, l'étude de l'Invisible seule a pu leur fournir les éléments de ces hautes spéculations. Avec la médiumnité — et par médiumnité il faut entendre, outre la faculté passive, la médiumnité active et consciente à peine cultivée, et de beaucoup la plus féconde. — Les spirites tiennent en main la clef de cet invisible ; qu'ils sachent s'en servir. L'universel s'ouvre devant eux, qu'ils y entrent résolument, en explorateurs munis de toutes les ressources de la science et de la pensée contemporaines, et nous verrons renaître peu à peu, avec une splendeur ignorée du passé, — car toute renaissance est inséparable du progrès, — cette gnose, loi vivante et lumineuse de notre humanité régénérée.

Une rectification pour finir. La *Revue Spirite*, numéro de février, page 57, me fait dire : « En matière d'opinion, la neutralité ne peut s'expliquer par le septicisme » au lieu de : ne peut s'expliquer que par le septicisme.

Le lecteur aura de lui-même suppléé à cette omission.

Commandant DUFILHOL (en retraite).

LA THÉRAPEUTIQUE PAR LE RÊVE

(Brochure du Dr Carl du Prel).

Il ne faut pas soudainement conduire le lecteur qu'on veut convaincre à un nouvel ordre d'idées, mais au contraire l'initier lentement et prendre s'il est possible comme point de départ des notions connues, des suppositions qui lui semblent indiscutables.

Je veux relater au lecteur une expérience d'hypnotisme entreprise avec l'aide de quelques amis, fait qui nous a conduit à un ordre d'idées vraiment extraordinaire.

Il me faut donc en me basant sur ce que je viens de dire plus haut chercher

(1) Les mots en italiques ne sont pas soulignés dans l'original.

comme point de départ un fait incontestable et je choisis celui de la faim et de la soif.

L'organisme vivant a besoin pour subsister d'une assimilation régulière de nourriture, consistante et fluide qui, décomposée chimiquement par le procédé de la digestion, est en partie absorbée par l'organisme, en partie expulsée. Dépourvu de nourriture substantielle, le corps ressent la faim; si le fluide lui fait défaut, c'est la soif qui se fait sentir. L'instinct inné nous avertit du besoin d'alimentation pour notre organisme et nous avons même une certaine notion de la quantité requise puisque la faim et la soif sont d'autant plus intenses que le corps a besoin de nourriture. Quant à la qualité nous n'en avons qu'une notion générale, selon que l'organisme exige une substance consistante ou fluide.

Ce fait, si commun soit-il, n'est pas moins remarquable; il nous invite à réfléchir et comme il a été dit souvent: la faculté de pouvoir s'étonner des choses ordinaires c'est le commencement de la philosophie. En tout cas il est merveilleux que nous possédions le don de l'autodiagnostic dans cet état quasi-pathologique nommé la faim et la soif; nous avons même l'instinct du remède car notre médecin intérieur nous prescrit en outre la qualité et la quantité de la dose à prendre.

Si la faim et la soif se font sentir impérieusement nous acceptons tout ce qui se présente, mais ordinairement nous empêchons ce besoin de se développer à l'extrême en prenant des repas réguliers, en consultant en ceci notre goût individuel. L'un préfère des plats de viande, un autre est végétarien; l'un dit avec Pindare: l'eau est la meilleure des boissons; l'autre préférera la bière ou le vin.

Donc par la faim et la soif nous possédons la forme primitive, la plus simple d'autodiagnostic et d'instinct thérapeutique. On peut se demander s'il existe des cas où ces facultés soient plus accentuées qu'à l'état normal, où elles sont plus détaillées en indiquant une nourriture spéciale.

Ces cas existent. On sait que les femmes enceintes ont souvent des envies extraordinaires de posséder un objet quelconque, de manger même des bouts de crayon, etc. Pour la plupart du temps ces goûts s'éveillent à la vue de l'objet convoité, sans savoir si telle substance leur peut être salutaire, mais en la voyant elles le sentent instinctivement et s'en emparent.

Il en est de même de l'instinct alimentaire des animaux; ils ne cherchent pas toujours ce qui leur est salutaire, mais s'ils le trouvent ils le reconnaissent comme tel.

Quand on fait une longue promenade à pied, pendant la chaleur, il arrive souvent que cette dernière engendre le besoin de reconforter le corps

sans que pour cela la soif se déclare, mais elle s'éveille aussitôt si l'on passe devant une enseigne ornée d'un verre rempli de bière écumante. Cependant si la soif devient intense l'instinct se déclarant aussitôt n'attend plus une occasion pour s'éveiller, la nécessité nous pousse à la recherche d'une source ou d'une brasserie. Nous avons donc ici une connaissance abstraite de ce qui nous est nécessaire, question dont nous ne nous occuperons pas ici.

Cherchons maintenant les développements supérieurs de cette forme de l'instinct : admettons que notre voyageur, n'ayant trouvé ni source ni cabaret cherche le repos sous l'ombre d'un arbre et s'y endorme ; il se pourrait aisément qu'il rêvât de sources jaillissantes ou de cabarets aux enseignes de bière écumante, car c'est la propriété de la fantaisie du rêve de transformer en *tableaux vivants* nos pensées abstraites à l'état de veille.

Nous voici devant le cas simple d'un rêve ; ici, par le besoin du corps, un remède se présente sous forme d'une image ; nous avons donc un *rêve thérapeutique*.

Plusieurs expériences constatent ce fait important qu'il est possible que l'instinct, sous forme d'image, se présente à notre esprit. Les explorateurs de l'Afrique le savent, leur soif étant extrême et la faiblesse leur faisant presque perdre connaissance, des hallucinations se déclarent et ils voient des vases remplis par des sources jaillissantes, et toute la contrée inondée d'eau. De même une faim intense créera l'hallucination d'un repas copieux. Peut-être les grands jeûneurs modernes le peuvent-ils constater(1).

Ces visions se présenteront toujours plus aisément pendant le rêve, le cerveau étant alors fermé aux impressions extérieures et ne réagissant que par celles de l'organisme. Dans le traité sur les rêves attribué au père de la médecine, Hippocrate, il est dit que nous voyons dans nos rêves les remèdes qui nous sont salutaires.

Nous pouvons donc établir ce fait : *l'instinct de la nourriture et des remèdes nécessaires pour y suppléer*, qui à l'état normal se présente sous la figure d'une sensation générale de la faim et de la soif, peut, dans un état anormal, et dans les cas urgents, provoquer une notion de la qualité et de la quantité adaptées aux circonstances, et ce qui est essentiel pour notre but actuel, peut arriver à notre conscience en lui présentant le remède sous l'aspect d'une image. Ce fait a lieu, surtout, quand l'esprit est voilé, ou pendant le rêve.

Pour la plupart du temps, le rêve n'est qu'un tableau dramatique de nos

1 Tanner, Succi, Merlatti, ce sport n'est pas moderne ; A. Rostock parut, l'an 1711, une brochure : « Histoire merveilleuse d'un homme nommé G. V. Bernhart, qui, à Plon, avait décidé de jeûner pendant 40 jours et 20 nuits ; il exécuta ce projet.

impressions intérieures ou extérieures, et quand cette sensation dramatique s'étend jusqu'au *domaine thérapeutique*, il peut, moyennant la richesse dont dispose la fantaisie du rêve, lui prêter différentes formes.

Il se peut que nous voyons le remède ou que quelqu'un nous le présente; il arrive aussi que nous entendons une voix nous donner un conseil médical. Ainsi le professeur Perty nous raconte qu'un médecin mahométan, Alhumanoran, vit en rêve un ami défunt lui offrir un remède qui le devait guérir; il l'employa avec succès.

Si nous voyons un rêve pareil surpasser nos propres connaissances thérapeutiques, voire même celles du médecin, nous pouvons être tentés de le regarder comme une inspiration.

Cependant il n'y a ici que le fait de l'instinct alimentaire, lequel, avec le concours de la fantaisie du rêve qui prête une forme dramatique à ces impressions, voit surgir comme un tableau visible sur la surface de notre conscience. Nous ne sommes donc pas obligés de chercher le surnaturel dans de pareils rêves, puisque nous voyons les animaux malades se guider d'instinct vers un remède ~~salutaire~~; et l'intuition de la femme enceinte ne lui indique-t-il pas ce qui lui est nécessaire? l'instinct, ici, surpasse les connaissances du médecin.

Il n'est donc pas difficile de croire Mélancton qui vit en rêve un remède, *Euphrasia*, dont il se servit pour bien se guérir.

Nous voyons dans beaucoup de maladies cet instinct alimentaire trans former nos goûts et régler nos besoins.

Nos besoins sont autres si nous avons la fièvre et si nous sommes en bonne santé.

Dans quelques maladies nos plats de prédilection nous répugnent, et *vice versa*; le cigare indispensable est rejeté. La jaunisse engendre une répugnance pour les produits de la boucherie et en effet, ils seraient nuisibles dans cet état; des femmes hystériques aiment l'odeur de l'assa-fétida, odeur si généralement écœurante. Cabanis qui certes est loin d'être superstitieux, avoue en se basant sur de nombreuses expériences qu'il a constaté souvent chez ses malades une sensibilité extrême pour se prescrire eux-mêmes la nourriture et les remèdes qui leur étaient salutaires, sensibilité observée chez l'instinct des animaux (1).

D'après Schiller l'amour et la faim entretiennent le *commerce* de l'humanité, on les a souvent désignés comme les plus puissantes des passions; probablement nous pouvons attendre de l'un ce que l'autre est en état de produire.

(1) Cabanis : Rapports du physique et du moral, II, 60.

Par l'intensité du besoin l'instinct caché se transfigurant en tableaux pour indiquer le remède, je suis tenté de regarder même les rêves lascifs, quand ils ne sont pas le produit de l'intempérance et proviennent d'un organisme sain et normal, comme *des rêves indiquant le remède à un besoin naturel*, explication plus rationnelle que celle des ascètes et des pères de l'Eglise qui se plaignaient de ne pouvoir se débarrasser de l'influence du démon tentateur dans les rêves.

Nous possédons ainsi un grand nombre de phénomènes qui diffèrent moins par leur nature que par leur intensité, à commencer par la faim et la soif jusqu'au *rêve thérapeutique*. Si maintenant les conditions des rêves thérapeutiques sont particulièrement favorables, ils se distingueront par leur clarté et leur valeur.

Cette condition particulièrement favorable nous la trouvons dans le somnambulisme. Dans cet état de sommeil profond, les moindres mouvements de l'organisme seront perçus, et si l'on abandonne les somnambules à eux-mêmes, ils s'occuperont exclusivement de leur organisme intérieur; leur sensibilité extrême leur permettra de distinguer le siège et la nature d'une maladie qu'ils n'observeront à l'état de veille que si les symptômes ont occasionné des douleurs. Cette sensibilité naturelle des somnambules doit s'étendre aussi aux *instincts thérapeutiques* et leur donner la propriété de se faire une idée plus ou moins nette des remèdes à employer.

Sans prendre en considération cette gradation naturelle que je viens d'esquisser, si on veut juger isolément les ordonnances que se prescrivent les somnambules, on est tenté de les regarder comme choses superstitieuses car il semble paradoxal d'affirmer que, sous de certaines conditions, un homme illettré et endormi soit en état de donner un meilleur conseil médical qu'un professeur de l'Université à l'état de veille, et cependant c'est réel; le médecin juge la maladie d'après les symptômes extérieurs, le somnambule d'après des sensations intérieures; chez le médecin l'ordonnance est un acte réfléchi, chez le somnambule il est le fait d'un instinct naturel; aussi, les médecins qui n'ont pas niés *à priori*, et se sont donné la peine d'étudier cet état en expérimentant, ont-ils reconnu ce fait que beaucoup de somnambules indiquent eux-mêmes les remèdes qui peuvent les guérir et que ces remèdes ont une véritable valeur thérapeutique.

Au moyen âge on regardait l'antodiagnostic des somnambules comme un signe démoniaque; Brognoli, par exemple, parle d'une malade qui pendant le sommeil dicta une ordonnance médicinale; bien que Brognoli en reconnût l'efficacité, il préféra l'exorciser(1). L'emploi rationnel de l'instinct cu-

(1) Brognoli: Alexikakon II, 119.

curatif n'eut lieu que vers la fin du siècle passé, lorsque Puysegur découvrit le somnambulisme. Depuis lors des grand volumes traitant ce sujet se sont accumulés et ce fait d'anachronisme scientifique, de voir partout le doute encore subsister sur ce point, ne peut être expliqué que parce que cette littérature repose intacte dans les bibliothèques inconnues des praticiens académiques.

Les autoordonnances des somnambules sont un simple effet de l'instinct naturel de l'organisme et comme elles se présentent avec clarté à l'esprit du malade elles ne sont pas un acte de la réflexion. L'instinct est un conseiller bien plus sûr que la raison. Le somnambulisme est donc un état naturel qui se présente même spontanément, sans l'influence d'un médecin, et dans lequel toutes les forces, aussi celle de la représentation concourent à amener la guérison du corps.

Les somnambules n'ont pas plus besoin de connaissances médicales que les animaux dans leur instinct merveilleux ; toujours en accord avec le développement supérieur de l'homme ces instincts deviennent plus compliqués et plus détaillés. Edouard. V Hartmann a tort de voir dans l'instinct curatif des somnambules, instinct qu'il ne nie pas, un degré inférieur, une rechute vers l'instinct animal.

Au contraire nous observons dans les deux cas une grande différence ; dans l'instinct animal tout nous prouve qu'il y a un remède employé sciemment pour un but inconscient, tandis que les somnambules connaissent parfaitement l'effet des remèdes qu'ils indiquent ; malgré cette différence l'instinct de l'un et de l'autre repose sur la même base et nous enseigne quel est le développement du *pouvoir curatif de la nature* et de ses lois médicales naturelles.

Voilà pourquoi l'instinct des somnambules a des analogies avec la vertu curative de la nature. Quand, par exemple, un somnambule a plusieurs maladies constatées, il s'occupe d'abord de la plus grave, exactement comme la nature le fait chez les animaux en leur restituant d'abord ce qui est essentiel à leur existence.

Si donc nous admettons que l'instinct curatif des somnambules possède à sûreté de la vertu curative de la nature, nous pouvons de ce fait déduire cette conclusion philosophique que le principe de l'organisation et de la *réflexion* sont *identiques* en nous, ce qui prouve en même temps *l'identité du corps et celle de l'âme*.

Le médecin Koreff avoue avoir fait toujours le sacrifice de son amour-propre comme médecin pour suivre les ordonnances que ses somnambules se prescrivaient, ce qui était toujours à leur profit. Le Dr Deleuze qui nous

affirme ce fait, nous assure qu'une jeune fille de treize ans dictait des traités de médecine sans jamais avoir eu en main un livre traitant cette matière (1). Le Dr Barrier avait une somnambule qui refusa énergiquement de prendre à l'état de sommeil d'autres remèdes que ceux qu'elle s'était prescrits, mais à l'état de veille, n'ayant plus conscience de son instinct elle ne les prit qu'en pleurant (2).

Une autre preuve que c'est bien l'instinct qui les guide, c'est que les somnambules ne sont quelquefois pas en état de nommer le remède, et ne le voient que comme une image. Cette vision est souvent une hallucination pareille à celles dont il était question à propos des voyageurs dans le désert. De même que chez ces derniers toute la contrée se présente inondée d'eau, d'autres ont souvent la vision d'un paysage tout couvert de la plante qui leur est salutaire (3).

Cet instinct curatif n'est pas également développé chez tous les somnambules. Plusieurs ne peuvent formuler leurs ordonnances eux-mêmes, mais sont en état de discerner le remède le plus favorable quand on leur donne à choisir. Le Dr Koreff raconte ceci : « Une somnambule de 50 ans m'invita de lui proposer plusieurs remèdes, elle avait le don de critique et non la faculté de trouver des remèdes par elle-même. Je fus grandement surpris et non moins confus en voyant qu'elle désigna comme nuisibles tous les remèdes que j'aurais voulu lui administrer, d'accord avec mes convictions de médecins, et de lui voir choisir tous ceux que je regardais comme peu adaptés à son état » (4).

Toutes les auto-ordonnances des somnambules ne prennent pas leur origine dans *l'instinct curatif de la nature* ; les questions posées par le médecin peuvent devenir une source de méprises parce qu'elles peuvent agir comme suggestion hypnotique. Quelques somnambules qui donnèrent la première idée venue comme ordonnance, avouèrent après que le médecin s'était opposé à ce remède, et comme il n'avait pas écouté leur instinct, ils avaient cédé au conseil donné, il faut aussi que le médecin se rende compte de la possibilité de pouvoir influencer par la suggestion dans des cas pareils.

Chez ces malades extraordinaires le succès des ordonnances ne prouve pas toujours la capacité du médecin qui a peut-être fait une suggestion favorable et cela, malgré que son ordonnance fût une erreur médicale.

(1) Annales du magnétisme animal, III, 325.

(2) Foissac : Rapports et discussions, etc. 375.

(3) Bertrand : Traité du somnambulisme, 421.

(4) Gauthier : Traité du magnétisme et du somnambulisme, 593.

Les hypnotiseurs modernes sont d'accord pour dire qu'on peut, par la suggestion, changer l'eau en purgation et par contre annuler l'effet d'une purgation par le même procédé. On peut de même falsifier les remèdes par auto-suggestion, quand par exemple le somnambule se prescrit une ordonnance qui n'a aucun rapport avec sa maladie et qui, cependant, produit l'effet attendu.

On le voit, c'est un champ d'études dans lequel les erreurs se glissent aisément, et voilà pourquoi le médecin qui désire recevoir une véritable *ordonnance instinctive* doit l'attendre passivement et se tenir sur ses gardes contre la suggestion.

Les véritables somnambules n'ont à l'état de veille aucune conscience de leur faculté. On peut regarder comme un signe certain qu'ils ont été guidés par un instinct véritable dans leurs ordonnances quand, après être réveillés, ils refusent de prendre les médicaments qu'ils se sont prescrits; ces cas sont très nombreux.

Des désirs instinctifs en état de veille, semblables à ceux cités ci-dessus, peuvent être considérés comme un somnambulisme latent et affaibli.

Il arrive aussi que les ordonnances prescrites pendant l'état somnambulique et oubliées à l'état de veille ont laissé des désirs instinctifs en rapport avec le remède prescrit. Une des somnambules de Puységur s'était ordonnée une décoction d'une plante qu'elle vit très distinctement, mais qu'elle ne put nommer; elle demanda qu'on la conduisit à la campagne où disait-elle, elle verrait la plante et la cueillerait instinctivement. En se réveillant elle avait tout oublié. Puysegur fit une promenade avec elle et en voyant la « *calendula silvestris* » elle la cueillit sans pouvoir rendre compte de son action.

Les médecins qui après de longues expériences ont acquis la conviction que les prescriptions des véritables somnambules peuvent être regardées comme un instinct auquel on peut se fier, savent aussi qu'il faut suivre ponctuellement ces prescriptions, même si elles ne correspondent pas avec leurs opinions thérapeutiques. Deleuze qui, sous ce rapport, possède peut-être le plus d'expérience dit qu'on peut être presque sûr de guérir les somnambules qui s'occupent de leur état pathologique, pourvu qu'on suive rigoureusement leurs indications (1). Les médecins les plus experts allèrent même jusque voir dans les prescriptions des somnambules le système thérapeutique le plus parfait. Teste ne voulut plus se servir du diagnostic et de la thérapeutique, n'employa plus que les auto-ordonnances des somnambules et ne reconnut comme science médicale que la chirurgie (2).

(1) Du Potet : Journal du magnétisme animal, XX, 174.

(2) Bibliothèque du magnétisme animal, V. 46.

On a même fait cette expérience : lorsque l'instinct curatif est très développé, il est en état non seulement de désigner le remède mais encore d'indiquer la dose et la composition, il peut se rendre compte de l'effet qu'il produira.

La possibilité qu'ont les somnambules de prescrire des ordonnances pour les maladies d'autrui s'explique par leur extrême sensibilité qui les met à même de sentir l'état de la personne avec laquelle ils se trouvent en rapport ; de cette manière cela revient indirectement à une auto-ordonnance.

Il va sans dire que, si les somnambules font un métier de leur don, on peut s'attendre à voir du charlatanisme en résulter. Mais quant à ceux qui croient voir du charlatanisme partout, qu'ils prennent la peine de méditer une petite histoire que nous raconte Du Potet : le comte Koniker, de Pétersbourg, qui s'occupait de magnétisme fut appelé en 1861 auprès d'une dame que les médecins avaient condamnée ; le médecin de la maison, prié d'assister à la séance, refusa d'abord, mais céda ensuite à la prière, il était assis à côté du magnétiseur. La malade ne put s'endormir, mais le docteur sceptique, étant un sujet plus sensible, tomba dans un sommeil profond ; il commença à parler, déclara qu'il était maintenant parfaitement convaincu du pouvoir magnétique, s'occupa de la malade et fit une prescription qui, assurait-il, amènerait sa guérison complète. Les personnes présentes étaient au comble de l'étonnement, et celles qui souffraient d'un mal quelconque demandèrent des conseils et les reçurent.

À peine réveillé le doute de l'état de veille réapparut, le médecin était convaincu qu'on lui avait en quelque sorte fait violence et ne voulut rien croire ; il nia avoir été l'auteur de ces prescriptions (1).

Je me rappelle encore un cas analogue mais ne puis en indiquer la source, c'était un médecin magnétisé par son malade ; tombant en somnambulisme il établit l'autodiagnostic et prescrivit des ordonnances ; il put le faire d'autant plus facilement qu'il connaissait tous les termes scientifiques nécessaires, ce qui naturellement fait défaut chez les somnambules ordinaires.

Les médecins seraient surtout des sujets particulièrement qualifiés, puisque chez eux le savoir entrerait au service de l'instinct.

J'ajouterai encore quelques observations qui serviront à mieux appuyer ce qui va suivre : si l'on demande aux somnambules, après qu'ils ont prescrit leurs ordonnances, d'où leur viennent ces connaissances, on peut voir

(1) Du Potet : Journal, etc., XX., 375-377.

que leur instinct revêt souvent une forme dramatique. Ils disent alors : il me semble entendre une voix qui me dicte ce que je dois employer (1).

Ils prescrivent de préférence le magnétisme animal comme étant le moyen d'entrer dans ce sommeil profond qui par lui-même est un facteur guérisseur et qui, en même temps, éveille leur instinct curatif. La plupart désirent être magnétisés et peuvent indiquer quel moyen il faut employer (2).
(A suivre.)

UN CAS DE POSSESSION

Le village de Sieurac, canton de Réalmont (Tarn), a été cette année dernière le théâtre de certains phénomènes fort curieux, c'est dans une famille de pauvres cultivateurs que les faits se sont passés ; il s'agit d'une jeune fille de douze ans, objet d'un cas de possession extraordinaire et voici ce qui m'a été raconté et ce que j'ai entendu dire par des témoins dignes de la plus grande foi :

Le phénomène s'est manifesté pour la première fois vers le milieu de janvier 1890. Un jour, pendant le repas, la jeune fille, malade depuis sa naissance se mit à dire à ses parents : « Voyez-donc cet homme qui renverse notre plat ? Faites-le partir, s'il vous plaît. » Les parents ne voyant rien crurent tout d'abord que leur fille rêvait.

A partir de ce jour la faiblesse de l'enfant devint plus grande, elle était tourmentée de toutes les manières ; tantôt elle voulait s'arracher un œil (et cette idée ne l'a quittée que lorsqu'elle a eu perdu la vue de cet œil) ; tantôt elle frappait son corps ; en un mot sa santé diminuait sensiblement à mesure que l'inconnu prenait possession d'elle.

Des bruits se faisaient entendre dans les armoires, dans les placards, les bouteilles et la vaisselle qu'ils renfermaient semblaient se briser, faits qui attirèrent un certain nombre de curieux pour se rendre compte du phénomène. Un visiteur, bourgeois des environs qui avait visité l'exposition de Paris vit l'enfant se réveiller d'une espèce de léthargie, et s'écrier : « Ah ! quel long voyage nous venons de faire ! nous venons de Paris ; nous avons visité la Tour Eiffel ; elle est magnifique (et elle décrivait la structure complète de la tour, et d'autres choses vues dans son voyage imaginaire). » Le bourgeois fut étonné d'entendre cette jeune paysanne qui n'était jamais sortie de son village, lui décrire si bien les merveilles de la Tour Eiffel et lui indiquer la route et les villes qu'il avait parcourues ; ce qui l'effraya

(1) Heinechin idian und Beobachtungen den thierischen Magnetismus betreffend 125-128.

(2) Kluge : Versuch einer Darstellung des thierischen Magnetismus, 165.

le plus fut de l'entendre dire ceci : « Hier vous étiez en voiture, et votre cheval a failli vous faire verser ; *nous n'étions pas bien loin de vous, et nous avons brisé un peuplier* Caroline qui se trouvait en cet endroit. » En effet, le bourgeois avait, la veille, fait une promenade en voiture, et son cheval s'était cabré avec tant de violence qu'il avait failli le précipiter dans un abîme, pendant que, tout près de lui, un énorme peuplier éclatait sous l'effort d'un orage.

Le 6 août, jour de foire d'une localité voisine (Graulhet), un violent tourbillon s'étant levé vers deux heures de l'après-midi, il renversa une charrette sur le champ de foire et démolit quelques baraques de marchands ; le soir l'enfant disait à plusieurs voisins qui arrivaient de la foire : « *Nous étions aussi à la foire, nous avons renversé une charrette et démolit quelques baraques.* » Ces gens-là n'avaient parlé à qui que ce soit de ce fait.

On lui offrit quelques pastilles achetées à la foire qu'elle prit violemment et croqua, en disant : « Vous pouvez-lui en donner, des pastilles, à ce gourmand et rassasiez-le, allez, puisqu'il m'arrange si bien ! »

D'autrefois, étant assise sur une chaise, elle s'élevait jusqu'au plafond, et retombait avec le dos, sur le dossier d'une chaise et là, elle se tenait horizontalement pendant assez longtemps.

Tandis que ces faits se passaient l'enfant maigrissait à vue d'œil, de sorte que sa faiblesse l'obligea à s'aliter complètement. Chaque nuit une foule de curieux venait auprès d'elle pour être témoin des faits qu'ils entendaient relater. Etant clouée dans son lit, l'esprit la tourmentait encore davantage ; elle voyait l'esprit la traîner dans les buissons et priait les assistants de la délivrer. Après on trouvait sur son corps la trace de piqûres qui semblaient avoir été faites par des buissons.

Ce qui étonnait le plus les spectateurs c'était, dans la chambre où se trouvait l'enfant, de voir les bougies s'éteindre et se rallumer toutes seules, contre leur volonté.

Les faits devinrent si nombreux, si extraordinaires que le clergé résolut d'y mettre fin et décida que l'enfant serait soumis à la cérémonie de l'*exorcisme*. Sept curés furent convoqués pour faire déguerpir le *démon*. Le jour convenu, on traîna l'enfant dans l'église, avec beaucoup de peine car elle s'échappait des mains de ceux qui la portaient ; une fois dans l'église, l'un des sept prêtres fut désigné pour commencer l'exorcisme, mais elle se mit à dire à ce curé : « Tu voudrais me faire partir, toi ? *mais tu n'en es pas capable, tu sais bien que l'année dernière tu as volé des raisins dans la vigne de ton voisin.* »

— Oui, répondit le curé, c'est vrai que j'ai volé des raisins, mais j'ai

laissé sur la souche, à la place des raisins, l'argent qui en représentait la valeur.

Au second elle reprocha son incouduite, en le traitant « d'impudique ». Bref, sur les sept, il s'en trouva six à qui elle reprocha leurs vices et leurs défauts. Elle n'eut rien à reprocher au septième qui prononça l'exorcisme, dit-on, avec un grand courage, pendant qu'elle se tordait dans d'affreuses convulsions et s'échappait encore des mains de ceux qui la soutenaient en s'écriant : « Tu me fais partir pour un moment, mais je reviendrai bientôt. »

En effet, après quelques jours de calme, les mêmes faits se reproduisirent à nouveau, l'enfant fut obligée de rester sur sa couche ; elle s'y dessèche peu à peu, l'esprit ne lui donnant que dix minutes par jour pour prendre un peu de nourriture à son choix.

Tels sont, Monsieur, les faits incomplets que j'ai pu recueillir au sujet de cette affaire ; si vous tenez à savoir le nom de famille de cette enfant, adressez-vous à M. le Maire de la commune de Sieurac qui pourra mieux que personne vous donner les renseignements utiles.

Si vous pouviez faire quelque bien à cette malheureuse enfant (dans le cas où elle serait encore en vie), ses parents en seraient très satisfaits car ils ont dépensé inutilement bien du temps et de l'or.

JUSTIN GORSSE.

N D. L. R : Nous avons envoyé à M. Justin Gorsse une revue du 1^{er} février, pour lui faire lire, aux pages 57 à 63, les faits de même ordre de Viry-Noureuil et de Coray, et la manière bien simple employée par MM. G. Lucas et C. Huet pour connaître les faits et gestes de l'esprit obsesseur ; nous avons recommandé la magnétisation, puis lotions sur tout le corps avec de l'eau salée tiède et quelques gouttes d'éther, comme soins de toilette matin et soir. Spécialement nous avons engagé M. J. Gorsse à être patient et doux à l'égard des Esprits qui viendront se manifester, seul moyen de les amener à la raison, ou à la connaissance parfaite de leurs actes pour en modifier la malfaisance dans le sens du bien.

Nous attendons la réponse de notre correspondant, que nous remercions pour les études qu'il va faire.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

Troisième partie (Ch. VII).

(Voir la Revue du 10 février 1891.)

Les Gomaristes et les Arméniens.

(1563-1619.)

Nous avons annoncé précédemment, dans le chapitre premier de cette troisième partie de notre œuvre que dans les Pays-Bas, le calvinisme avait donné naissance aux gomaristes et aux arméniens. Nous allons parler dans

le présent chapitre de ces deux sectes célèbres, car à l'époque où nous sommes arrivés de notre histoire, ces sectes étaient très florissantes.

Les gomaristes sont ainsi dénommés du nom de leur fondateur Gomar ou Gomarus car au xvi^e siècle, il était de mode de latiniser les noms propres. Ce Gomar était né à Bruges, cette Venise du nord, en 1563. Les persécutions religieuses qui désolaient alors les Pays-Bas contraignirent la famille de Gomar à émigrer en Allemagne. Notre futur fondateur ne quitta ce dernier pays qu'en 1594, il avait alors 31 ans et venait de prendre possession de la chaire de théologie à Leyde au moment où Maurice de Nassau fils de Guillaume d'Orange était stathouder. Soustraits à la domination espagnole, les Pays-Bas étaient protestants. Ils avaient eu à souffrir pendant une période de trente années des cruautés inouïes. Le duc d'Albe lieutenant de Philippe y était venu avec une armée pour rétablir l'ordre, car tout le monde, disait-il, était coupable du crime de lèse-majesté divine et humaine : les uns comme fauteurs de troubles et d'hérésie, les autres comme supportant les doctrines hérétiques. Le fameux duc avait institué un conseil dit *des troubles*, dont la présidence avait été confiée à Jean de Vargas un atroce et criminel fanatique qui résumait sa doctrine politique et religieuse dans ces paroles : « La miséricorde est au ciel et la justice est sur la terre ».

Et quelle justice que celle de Vargas : le fer, les gibets, les tortures et le bûcher, cette justice fit périr environ 25 à 30.000 luthériens, calvinistes, anabaptistes et *catholiques* toujours au nom du Christ. Mais tous ces crimes ne servirent en rien la cause espagnole, la Hollande finit par conquérir son indépendance en tant que nation ; mais quand le calvinisme fut triomphant, il ne se montra pas plus tolérant que son persécuteur. Il fit subir aux baptistes (c'est ainsi qu'ils nommaient les catholiques) toutes sortes de persécutions. Partout les calvinistes brisèrent les *saintes images*, démolirent les couvents, ruinèrent les églises et dans leurs fureurs, les orthodoxes s'attaquèrent même aux sectes dissidentes du protestantisme.

Quelle belle chose que la religion !

Gomarus rentré dans sa patrie au moment des grandes disputes théologiques se jeta au plus fort de la mêlée et devint le chef ou plutôt le porte-drapeau d'un parti qui n'admettait en somme que ce que Calvin avait formulé dans son *Institution chrétienne*, à savoir que : « Dieu a disposé de tout, qu'il produit tout dans le monde moral comme dans le monde physique, que sur la terre et dans le ciel, il a fait tout ce qu'il a voulu. Il en conclut que les crimes des hommes et leurs vertus sont l'ouvrage de sa volonté. Si Dieu n'opérait pas dans nos âmes toutes nos déterminations, l'Ecriture nous tromperait donc, lorsqu'elle nous dit que Dieu ôte la pr-

dence aux vieillards, qu'il ôte le cœur aux princes de la terre, afin qu'ils ne s'égarent pas. Prétendre que Dieu permet tous ces maux et qu'il ne les veut pas, qu'il ne les produit pas, c'est renverser toutes les règles du langage et tous les principes de l'interprétation de l'ÉCRITURE (1). »

Dans sa chaire, Gomarus ne fit que soutenir cette même thèse, mais il eût beau entasser arguments sur arguments pour prouver que l'homme n'est pas libre de ses actions ; des docteurs soutenaient plus victorieusement le libre arbitre de l'homme.

Au nombre des docteurs adverses, à leur tête devrions-nous dire, se trouvait Jacques Harmensen qui latinisé devint Arminius. Ce collègue de Gomar le combattait surtout dans cette proposition :

« Dieu est l'auteur de la chute d'Adam et que cette chute était la suite et non la cause du décret du créateur concernant la rédemption ».

Cette proposition fut décorée du nom bizarre de *sapralapsarime*, et ses partisans du surnom de *sapralapsaristes*.

Arminius repoussa le dogme de la prédestination, comme injurieux pour la divinité ; il voulut concilier la liberté humaine avec la prescience divine par cette proposition : « le créateur a laissé à tous les hommes la faculté de s'appliquer les bienfaits de sa grâce offerts à tous ceux qui s'en rendent dignes par leurs efforts ».

Une vive controverse s'éleva alors entre Gomarus et Arminius et les partisans réciproques des deux docteurs prirent le nom de *gomaristes* et d'*arminiens*.

Parmi ces derniers se trouvaient les esprits les plus distingués de la république, tels que Courcelles, Episcopus, Hugo de Groot dit Grootius ou Grotius (2), Hoogerbeetz, Leclerc, Lenderberg, Olden Barneveldt, Rombalt et Vossius.

Barneveldt joua un rôle sinon dangereux du moins toujours fort délicat, il voulut concilier les deux partis, c'est-à-dire qu'il mit le doigt entre l'arbre et l'écorce et dans un but de conciliation, il mit les deux adversaires en présence dans une conférence publique. Mais Gomarus élevé dans la brutale Allemagne en avait les mœurs ; il rompit la conférence par cette sortie aussi intempestive que peu parlementaire : « Pour moi, dit-il, je ne voudrais pas paraître devant le trône de Dieu avec les opinions d'Arminius (3) ».

Mais tout finit dans ce bas-monde : Arminius et Gomarus moururent l'un et l'autre avant d'avoir épuisé leurs discussions et élucidé les points liti-

(1) CALVIN, *Instit. chrét.*, liv. 1, ch. 18.

(2) L'illustre auteur de *Mare liberum* et d'autres excellents ouvrages.

(3) GROTIUS, *Epif.* 11.

gieux de leurs disputes. Après eux leurs disciples la poursuivirent avec plus d'acharnement encore. Un an après la mort de leur maître survenue en 1609, les disciples d'Arminius présentèrent aux États de Hollande une profession de foi en cinq articles, sous le titre de *Remontrances*, ce qui les fit surnommer les *Remontrants*, tandis que les disciples de Gomarus reçurent le nom de *Contre-Remontrants*.

Au milieu de ces discussions théologiques, un dictateur voulait supprimer à son profit, la république; ce dictateur était Maurice de Nassau, il voulait donner à son titre de capitaine général et de stathouder, l'étendue de l'autorité royale. Il comprit que pour atteindre son but rien ne lui serait plus favorable que les discussions religieuses, car en abattant les hommes qui en étaient les soutiens, il saperait du même coup la constitution républicaine. Les principaux magistrats de la République ayant à leur tête le vieux Barneveldt étaient arméniens, c'étaient les esprits les plus éclairés, les plus éminents, aussi afin de pouvoir les abattre, le stathouder se fit-il chef des gomaristes. C'est donc toujours la même chose, la religion sert de prétexte à l'ambition!

Une fois chef religieux Maurice de Naussau fait imprimer et répandre à profusion des libelles dans lesquels les arméniens étaient traités de Manichéens, d'Ariens, de Pélagiens, de Sociniens, d'Athées enfin de papistes. Car il y a lieu de remarquer que les réformés emploient ce qualificatif comme le dernier des termes, celui du plus profond mépris qu'ils puissent jeter à la face de leurs adversaires.

A l'aide de ces accusations aussi absurdes que perfides, le stathouder échauffe la bile de ses adversaires, il suscite partout des émeutes que les magistrats essayent d'apaiser et de réprimer en levant une armée. C'est ce que voulait le stathouder, alors il prétend que la formation de cette milice est une insulte, une atteinte portée à ses prérogatives et à ses droits, il la licencie violemment et dépose les magistrats de la ville. Comptant ensuite sur l'appui de cette populace lâche, flottante, hésitante à courte vue et misérable, populace qui se met toujours du côté du plus fort, *du côté du manche*, il fait arrêter Barneveldt et ses amis et parmi eux Grotius et il les enferme dans la tour de Lowestein.

Après une longue captivité, grâce au dévouement de sa femme, Grotius sortit de prison, mais Jean-van Olden Barneveldt âgé de 72 ans, est traîné devant un tribunal composé de vingt-six commissaires désignés par le prince d'Orange. Et ce patriote ardent qui avait contribué plus que tout autre à assurer au pays son indépendance politique et religieuse, lui l'inébranlable défenseur de la liberté de conscience s'entend condamner à mort

comme partisan de la Cour de Rome, agent secret de l'Espagne, socinien et papiste; le 13 mai 1619 sa vénérable tête tombe sous la hache infâme du bourreau.

Quelle belle chose que la religion, comme elle sert bien les ambitieux et débarrasse les honnêtes gens qui gênent les bandits et les criminels.

Après la mort de Barnaveldt, les arméniens sont naturellement de plus en plus persécutés, on n'avait supprimé leur chef que dans le but d'en finir avec eux; aussi ceux qui n'ont pas été tués ou persécutés sont obligés de s'enfuir en Danemarck et le gomarisme tout-puissant règne avec le Nassau sur les débris sanglants de la République.

Voici donc un nouvel exemple qui témoigne qu'un ambitieux n'adopte une opinion religieuse que dans le but d'abattre un parti et s'emparer du pouvoir.

Quand donc les masses seront assez intelligentes pour ne plus prêter la main aux ambitieux, d'autant plus que ce sont elles qui fournissent toujours le sang dans l'exécution de tous les forfaits politiques ou religieux?

(A suivre.)

J. MARCUS DE VÈZE.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 12 février 1891.

Président : M. P.-G. Leymarie; secrétaire : M. Laurent de Faget; membres présents : Mme Poulain, MM. Auzanneau, Boyer, Bouvéry, C. Chaigneau, Lussan, Mongin, Puvis, Warchavsky, A. Vincent.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté. M. Camille Chaigneau, en vue du programme d'un congrès plus ou moins prochain, croit devoir appeler l'attention du comité sur la question du *périsprit*. Il cite les phrases suivantes du *Livre des Esprits* :

« Comme le germe d'un fruit est entouré du périsperme, de même l'esprit proprement dit est environné d'une enveloppe que, par compa-

raison, on peut appeler périsprit. »

« En passant d'un monde à l'autre, l'esprit change d'enveloppe, comme vous changez de vêtement. »

Cette définition du périsprit pourrait être selon lui, mise en contradiction avec l'étude suivante de M. Gabriel Delanne :

« C'est dans le périsprit, dans cet organe fluïdique qui est inséparable de l'âme, etc... C'est lui qui emmagasine, enregistre, conserve toutes les perceptions, toutes les volitions, toutes les idées de l'âme : non seulement il incruste dans sa substance tous les états de l'âme déterminés par

« le monde extérieur, mais aussi il est l'*immuable* témoin, le recéleur indéfectible des pensées les plus fugitives, des rêves à peine entrevus ou formulés. C'est lui le gardien fidèle, le texte indestructible de nos vies passées .. *Jamais l'âme n'abandonne son enveloppe.* »

M. Camille Chaigneau trouve l'article de M. Gabriel Delanne plein de bon sens et de vérité, et, d'autre part, il n'a point l'intention de mettre notre collègue en désaccord avec Allan Kardec. Il croit que la question du périsprit a grandi depuis la publication du *Livre des Esprits*. Ce n'était pas alors le moment de l'envisager sous toutes ses faces. Depuis, d'autres faces sont apparues, parmi lesquelles il en est qui sont comme l'antithèse de la face primitivement considérée. Voilà pourquoi il semble à l'orateur qu'il y a là une question dont l'élucidation se propose tout naturellement à l'examen du prochain congrès.

M. Leymarie demande l'opinion du Comité, car il est très important de bien s'entendre sur les différentes acceptions du mot périsprit.

M. Laurent de Faget, d'accord avec M. Camille Chaigneau sur la nécessité des définitions précises, croit que le périsprit est bien l'enveloppe de l'âme, l'intermédiaire indispensable entre celle-ci et le corps matériel humain dont il a nécessairement la forme. Mais ne soyons pas exclusifs : le périsprit peut se présenter sous différentes formes, selon l'effet que veut produire l'esprit désincarné qui se rend visible. L'orateur croit qu'il ne faut pas identifier l'enveloppe réelle de l'âme avec les différents aspects, sous lesquels les Esprits se montrent à nous. Les formes qu'ils prennent peuvent avoir été empruntées soit aux fluides du médium, soit au fluide universel.

Le périsprit se modifie cependant sous l'effort, sous le travail de l'esprit, qui se développe lui-même. Quand l'esprit change de zone, il doit, en entrant dans un monde supérieur, modifier plus radicalement son périsprit, et peut-être en changer, comme le dit Allan Kardec. Dans ce cas, ce ne serait pas le périsprit qui se montrerait comme le grand réservoir des pensées, des volitions, des souvenirs de l'âme, ce serait bien plutôt l'âme elle-même, dont la constitution est encore si peu connue et qu'on ne saurait considérer comme un être absolument abstrait.

M. Mongin croit que le périsprit n'a point de forme particulière, puisque les esprits se montrent sous des aspects variables. Le périsprit se transforme. L'orateur cite le cas d'une dame qui a vu l'esprit de son père tous les soirs pendant trois ans. La dernière fois qu'elle le vit, le périsprit était plus nuageux et comme rempli d'étoiles. Le père de cette dame lui dit alors adieu, du doigt lui montra le ciel, et disparut pour ne plus revenir.

« Si la théorie de M. Mongin est vraie, ajoute M. Laurent de Faget, si le

« përisprit n'a aucune forme précise, comment admettre les modifications de cette forme non déterminée? »

M. Warchavsky établit une comparaison entre le përisprit, ou corps përisprital, et le corps humain proprement dit. Les savants, dit-il, prétendent que c'est le plus ou moins de grosseur de la cervelle qui détermine le degré de l'intelligence. Or, nous savons que les savants se trompent et que c'est l'esprit, au contraire, qui agit sur tout l'organisme humain pour lui faire subir les modifications nécessaires au développement de l'âme. L'esprit agit de même vis-à-vis du përisprit.

M. Leymarie montre l'homme préhistorique modifiant son përisprit à travers ses existences successives, y emmagasinant des images nouvelles, des pensées plus actives et plus fécondes, selon la loi de progrès, pour aboutir au type humain actuel, dans lequel le përisprit ne saurait être comparé à ceux qui servirent aux premiers essors de l'âme humaine.

M. Bouvéry croit que le përisprit reflète les qualités de l'esprit, qu'il est plus ou moins pur dans sa substance, selon que l'essence de l'esprit est, elle-même, plus noble et plus épurée.

M. Mongin parle de la transfiguration des médiums, qui est opérée par les esprits et qui est une partie importante et trop négligée du phénomène des matérialisations.

M. Leymarie cite, à l'appui des transfigurations, ce fait du médium Firmann, qu'on prit à tort pour un imposteur, et qui fut saisi, à demi étranglé, foulé aux pieds. On lui reprochait d'avoir dissimulé la barbe et le costume chinois sous lequel l'esprit s'était montré en transfigurant son médium, au lieu de se détacher de lui par une matérialisation complète. On ne retrouva ni la barbe, ni le costume chinois, bien entendu; et Firman fut cependant condamné à six mois de prison. La transfiguration doit être mieux étudiée: elle aidera à faire comprendre le përisprit.

M. Puvis dit que la discussion à laquelle on se livre sur le përisprit, prouve que la question n'est pas encore assez étudiée et qu'il est opportun de travailler à son élucidation.

M. Camille Chaigneau demande à présenter quelques observations sur la nature de l'esprit lui-même. Il cite le passage suivant de La Genèse:

« L'Esprit, par son essence spirituelle, est un être indéfini, abstrait, qui ne peut avoir une action directe sur la matière; il lui fallait un intermédiaire; cet intermédiaire est dans l'enveloppe fluidique qui fait en quelque sorte partie intégrante de l'esprit, enveloppe semi-matérielle, c'est-à-dire tenant de la matière par son origine et de la spiritualité par sa nature éthérée; comme toute matière, elle est puisée dans le fluide cosmique

universel, qui subit en cette circonstance une modification spéciale. Cette enveloppe, désignée sous le nom de périsprit, d'un être abstrait fait de l'Esprit un être concret, défini, saisissable par la pensée... »

M. Camille Chaigneau répond à cette opinion d'Allan Kardec que si la spiritualité se caractérise par une nature éthérée, l'esprit proprement dit n'est pas une abstraction, mais un être substantiel très affiné, et que le périsprit dont il est question ici a bien pour fonction de mettre en rapport la substance inférieure (matière) avec la substance supérieure (esprit), mais non de faire de l'esprit un être concret, attendu qu'il n'en a pas besoin, étant de nature éthérée et par conséquent substantielle. Allan Kardec a écrit lui-même, page 56 du *Livre des Médiûms*: « Quand on dit que l'âme est immatérielle, il faut l'entendre dans le sens relatif et non absolu, car l'immatérialité absolue serait le néant ; or, l'âme ou l'esprit, c'est quelque chose. »

M. Bouvéry demande qu'on recherche une formule disant que le périsprit emmagasine les actes de la vie et qu'il est inséparable de l'esprit. Il dit qu'on s'exagère la force du périsprit, et que c'est le fluide universel qui lui sert dans ses manifestations.

M. Leymarie fait observer que l'esprit élevé a puissance de création ; il cite comme exemple l'esprit de Katie-King qui, dans le laboratoire du docteur Crookes, se montrait tantôt petite, tantôt grande, variant — selon sa volonté — son teint, sa tournure, son aspect général.

M. Camille Chaigneau s'occupe du prochain congrès, dont il faut avant tout fixer la date.

Son avis est d'y admettre toutes les questions *officiellement*, comme on a fait en 1889, mais de n'y poser *officieusement* que celles qui sont mûres. Il croit que nous possédons assez d'éléments pour attirer l'attention de tous les congressistes sur la question du périsprit. Dans une remarquable communication émanée du groupe bizontin et qui a été accueillie par d'unanimes applaudissements, dans une séance du dernier congrès, un esprit demandait d'adjoindre aux deux affirmations capitales qui formaient la base de ce Congrès, l'affirmation du principe de *solidarité*.

Si le programme du nouveau congrès ne devait embrasser officiellement que ces deux questions nouvelles (Périsprit et Solidarité) ou telles autres également mûres, l'orateur ne verrait aucun inconvénient à une date rapprochée. Si, au contraire, on doit y aborder des questions beaucoup plus vastes, telles que celles qui touchent aux notions sur l'infini, il estime que la préparation est insuffisante, que les matériaux n'en sont pas suffisam-

ment élaborés, et que quelque temps est encore nécessaire avant qu'on puisse faire un pas en avant sur ce terrain.

Les membres du Comité habitant la province et l'étranger n'ayant pas tous donné leur avis sur la date du futur congrès, M. Leymarie est chargé d'écrire à chacun d'eux officiellement. Les réponses devront lui parvenir 1, rue Chabanaïs, avant le 5 mars, époque de la réunion du Comité.

M. Mongin voudrait voir un tronc établi dans tous les groupes spirites pour recueillir les fonds nécessaires à la propagation de nos idées, et particulièrement en vue du prochain Congrès.

Il propose ensuite qu'un exemplaire de l'ouvrage de M. Léon Denis : *Après la Mort*, soit envoyé gratuitement à chacun des journaux politiques paraissant à Paris. Il pense que ce serait un excellent moyen de propagande la Presse, depuis notre Congrès de 1889, s'exprimant sur le spiritisme et sur ses adeptes avec plus de bienveillance.

L'orateur désirerait voir prendre la même mesure pour l'ouvrage de M. Louis Gardy : *Cherchons*, qui complète, par la relation de faits spirites suivie de témoignages dignes de foi, les hauts enseignements philosophiques que contient l'ouvrage de M. Léon Denis.

M. Leymarie trouve cette idée excellente, mais il croit qu'il conviendrait d'envoyer avec chaque exemplaire, une notice imprimée indiquant la substance de l'œuvre.

M. Laurent de Faget appuie cette proposition, car la notice aura chance d'être insérée dans quelques journaux qui, sans cela, resteraient probablement muets.

M. Auzanneau demande si les dépenses à faire en vue de cette propagande seront en rapport avec les résultats qu'on en peut raisonnablement attendre.

M. Warchavsky espère que les ouvrages de MM. Léon Denis et Louis Gardy seront cédés à prix coûtant au Comité de propagande, pour la distribution projetée.

M. Auzanneau rappelle que nous approchons de l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec. Il demande qu'on choisisse un jour qui permette à tous les spirites de Paris de se réunir pour célébrer cet anniversaire. Jusqu'ici les uns ont choisi la date fixe du 31 mars, d'autres le dimanche le plus rapproché de cette date. Il propose pour cette année le lundi de Pâques, qui est jour férié et tombe le 30 mars. M. Leymarie appuie cette notion.

Mme Poulain et M. Bouvéry préféreraient qu'on se réunisse le dimanche. Mme Poulain ajoute que le dimanche est bien plus favorable aux ouvriers

dont elle plaide chaleureusement la cause. M. Boyer ne voit pas de raison sérieuse pour qu'on s'astreigne à la date fixe du 31 mars.

Le Comité décide que le lundi de Pâques sera choisi pour célébrer l'anniversaire d'Allan Kardec en 1891, et qu'un banquet aura lieu à cette occasion les journaux indiqueront le lieu et l'heure du rendez-vous.

La séance est levée à 11 heures.

Le secrétaire, A. LAURENT DE FAGET.

LE SPIRITISME ET LES PRINCIPES SUPÉRIEURS DE L'ÊTRE

(Conférence du 6 janvier 1891, à la Société du Spiritisme scientifique.)

Plusieurs personnes, qui assistaient à cette conférence, ayant manifesté le désir qu'elle fût publiée dans tous ses développements, je vais m'efforcer, grâce à la bonne hospitalité de la *Revue spirite*, d'en offrir une rédaction aussi substantielle et aussi complète que possible.

Si j'ai abordé ce sujet, c'est parce qu'il est pour ainsi dire d'actualité, en ce qu'il touche aux rapports du spiritisme et de l'occultisme. Depuis le Congrès de 1889, qui a rapproché sur le même terrain spirites et occultistes, il est demeuré entre eux la trace d'un fraternel effort pour accentuer les similitudes et éliminer, autant que possible, les profonds désaccords. Quand le spiritisme s'est trouvé en face d'écoles théosophiques conquérantes et hautaines, son devoir a été de rester sur la réserve et sur la défensive; mais du moment que l'on vient à lui en allié, le Spiritisme a peut-être lieu de faire son profit des théories qui entrent en comparaison avec lui. L'autonomie, qu'il doit sauvegarder, n'exclut pas ce choc des idées qui est capable de produire la lumière, lorsqu'on s'y livre sans parti pris et en réel amour de l'humanité.

Je dois dire d'ailleurs que c'est un article de l'*Initiation* de novembre dernier, qui m'a suggéré le sujet de cette causerie dans laquelle je ne prétends nullement offrir un travail achevé, mais une simple contribution d'étude.

On sait que les diverses écoles occultistes considèrent l'homme comme composé de sept principes : 1° Le corps matériel (*Rupa* des bouddhistes); 2° La vitalité (*Jiva*); 3° Le corps astral (*Linga Sharira*); 4° L'âme animale (*Kama Rupa*); 5° L'âme humaine (*Manas*); 6° L'âme spirituelle (*Buddhi*); 7° L'âme divine (*Atma*).

Mais d'après ce qu'on observe, même dans la nature physique, le nombre 7 représente une plus grande décomposition du nombre 3, lequel est lui-même une décomposition de l'unité. C'est ainsi que le rayon lumi-

neux blanc se décompose dans le prisme en trois couleurs fondamentales (le rouge, le jaune, le bleu) qui elles-mêmes, par des couleurs intermédiaires, arrivent à constituer les sept couleurs du spectre solaire.

De même, en musique, une tonalité comporte, d'une part, les sept notes de la gamme, et d'autre part, les trois notes de l'accord parfait.

Par conséquent, toute division d'une unité en un septénaire (7) comporte une division plus simple procédant du nombre 3. En un mot, tout septénaire comporte un ternaire fondamental.

Or, le spiritisme considère dans l'homme trois principes : 1° Le corps ; 2° Le périsprit (1) ; 3° L'esprit.

M. Papus, au Congrès et dans ses diverses publications, n'a pas manqué de faire ce rapprochement (qui ne se trouve point, en général, dans les exposés de la théosophie néo-bouddhique).

Etant donné qu'il n'y a pas incompatibilité entre les trois principes du spiritisme et les sept principes de l'occultisme, il m'a paru intéressant et utile d'examiner une assertion du directeur de l'*Initiation*, d'après laquelle les sixième et septième principes seraient inconnus du spiritisme. De là le titre de cette causerie : *Le Spiritisme et les principes supérieurs de l'être*.

Nous examinerons la question de deux manières : d'abord en employant la méthode de l'occultisme, qui se base sur l'*analogie* ; ensuite en employant la méthode spirite qui se base sur l'observation et sur les rapports, sur la correspondance des vivants et des morts, des incarnés et des esprits. J'espère arriver à mettre en évidence sept principes, déterminés suivant la loi d'analogie, et à montrer que les plus élevés d'entre eux sont parfaitement du ressort du spiritisme. Je ne sais si ces principes coïncideront exactement avec ceux que l'occultisme enseigne, du moins les supérieurs : mais je crois qu'ils seront rationnellement établis, de même qu'ils sont susceptibles d'être prouvés en ce qu'ils se dégagent de certaines manifestations spirites.

D'ailleurs, si la loi d'analogie est vraie, il ne peut en être autrement. En effet, de l'existence de cette loi et des considérations qui précèdent il résulte : que, si l'homme, en première analyse, apparaît au spirite comme composé de trois principes, il doit, en deuxième analyse, c'est-à-dire en analyse plus minutieuse, apparaître comme composé de sept principes.

(1) Qu'on me permette de le dire, le mot « périsprit » ne me semble pas encore suffisamment élucidé. Dans les controverses, il lui arrive d'être employé dans des acceptions différentes. Le plus souvent il est pris dans le sens de corps astral, double du corps matériel, correspondant à une incarnation donnée. Mais le mot « périsprit » est aussi employé en spiritisme pour désigner en quelque sorte le magasin de nos impressions à travers la série de nos existences ; c'est là une autre acception, d'un ordre plus élevé. Il y a là un point à élucider.

Comment faut-il donc considérer la division de l'unité successivement en 3 et en 7?

M. Papus dit, dans l'article en question : « Jacob Bœhm et Swedenborg ont étudié la division septénaire de l'homme, et du reste, nous pouvons montrer que cette analogie suit pas à pas celle des couleurs du spectre. » Or, comme le fait observer encore M. Papus, dans le septénaire du spectre solaire les trois couleurs fondamentales représentent la division primordiale en 3.

Partant de là, nous ferons quelques remarques. La série complète du septénaire des couleurs est, comme on le sait, la suivante : 1. Rouge. — 2. Orangé. — 3. Jaune. — 4. Vert. — 5. Bleu. — 6. Indigo. — 7. Violet. (Dans la réalité du spectre, ces sept couleurs sont fondues sur leurs bords; mais nous supposerons pour un instant qu'elles sont nettement tranchées).

Tâchons maintenant de partager ce septénaire en trois fragments (en 3 petits paquets), de manière à revenir à la division par 3, mais en gardant les nuances que la division par 7 nous a fait acquérir. Il est évident qu'il y aura un des fragments qui contiendra trois numéros, trois éléments du septénaire, tandis que les deux autres n'en contiendront que deux chacun ($2 + 2 + 3 = 7$). Lequel contiendra trois éléments? Les couleurs fondamentales nous donnent tout naturellement les points de division, et nos trois fragments (nos trois paquets) ne peuvent que se répartir de la manière suivante :

1. — *Rouge*, Orangé,
2. — *Jaune*, Vert,
3. — *Bleu*, Indigo, Violet.

Si, pour varier l'analogie, nous envisageons un autre septénaire déjà mentionné, la gamme musicale, nous obtiendrons le même résultat. Les trois notes de l'accord parfait (tonique, médiane, dominante) nous fourniront les points de repère, et nous pourrons partager la gamme en trois fragments, de la manière suivante (à supposer que nous considérions la gamme-type d'*ut*) :

1. — *Ut*, Ré;
2. — *Mi*, Fa;
3. — *Sol*, La, Si.

Nous voyons, par ces deux exemples (qui se vérifient l'un l'autre et se renforcent mutuellement), comment les sept éléments se répartissent en trois séries; en un mot, comment le septénaire se comporte vis-à-vis du ternaire.

Notons, en passant, que les trois couleurs fondamentales (rouge, jaune,

bleu) occupent dans le spectre complet les rangs 1, 3, 5, et que de même les trois notes de l'accord parfait occupent dans la gamme les rangs, 1, 3, 5.

Nous pourrions déjà revenir au septénaire humain, — qui, si la loi d'analogie est vraie, doit se répartir comme suit :

1. — 1^{er} et 2^e principes;
2. — 3^e et 4^e principes;
3. — 5^e 6^e et 7^e principes.

Mais, avant d'aller plus loin, considérons quelle peut être, par rapport à la génération philosophique des nombres, la fonction du 7^e degré (la fonction du violet dans le spectre solaire, la fonction du *si* dans la gamme d'*ut*). Que signifie ce nombre 7, et comment peut-il procéder du nombre 3?

Si, au lieu d'avoir à envisager le nombre 7, nous avons affaire au nombre 6, le problème ne se poserait même pas au point de vue de la philosophie scientifique; il se réduirait à un problème d'arithmétique et des plus simples. La division en 6 serait tout simplement un dédoublement de la division en 3. Mais nous avons à envisager le nombre 7, qui est un nombre premier, au même titre que le nombre 3, et qui par conséquent ne présente aucun rapport arithmétique avec ce dernier. Il intervient donc ici un élément dont l'arithmétique seule ne peut rendre compte.

Eh bien, on peut dire que le nombre 7, quand il figure un système harmonique, n'est autre chose que le nombre 6, auquel vient se surajouter une unité, un principe qui sert de lien avec un autre système similaire. En d'autres termes, on peut dire que le septénaire (nombre 7) n'est que le redoublement du ternaire (nombre 3), auquel vient s'adjoindre un principe de rattachement, de raccord, avec un autre septénaire.

Ceci est conforme aux enseignements de la science occulte; et de plus l'examen des deux septénaires déjà considérés (spectre solaire et gamme musicale) vérifie cette donnée.

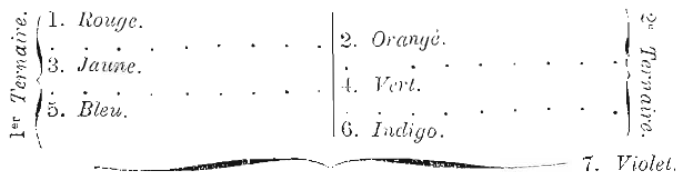
Dans le *Traité élémentaire de science occulte* de M. Papus, nous lisons : « Nous voyons la constitution du *quatre* par la réduction du *trois* à l'unité, et la constitution du *sept* par la réduction du *six* (les *deux ternaires*) à l'unité. »

Au lieu de « réduction à l'unité », nous venons de dire « intervention d'un principe de raccord », ce qui implique, non pas réduction à l'unité d'origine, mais passage à une unité d'ordre supérieur, particularité capitale qu'il importe de mettre en évidence.

D'ailleurs nous lisons dans le *Tarot des bohémiens* de M. Papus, page 61 : « Le *sept* forme l'élément de transition entre un septénaire et un autre. »

Nous ajouterons que les deux ternaires d'un septénaire se représentent, en occultisme, par deux triangles enlacés. D'où cette conclusion : qu'un septénaire comporte deux ternaires enlacés et un élément de transition ou de raccord.

Nous allons vérifier cette donnée sur le spectre solaire, qui, si elle est juste, doit se disposer ainsi :



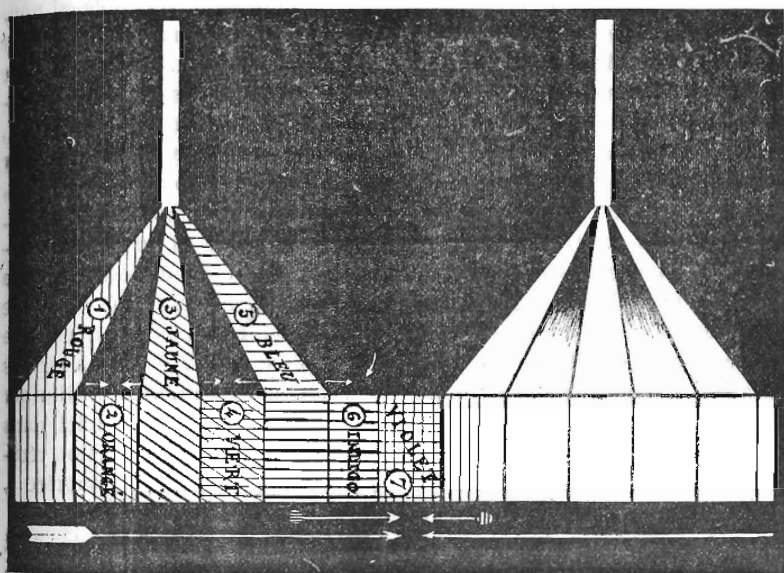
Nous ferons de même pour la gamme musicale. Après quoi, nous pourrions déterminer, analogiquement, le septénaire humain ; ce qui nous permettra d'examiner si les principes supérieurs de ce septénaire sont réellement inconnus du spiritisme.

Considérons d'abord le spectre solaire. Le rouge, le jaune et le bleu forment un ternaire évident : le ternaire des couleurs fondamentales. Le deuxième ternaire (celui des couleurs intermédiaires) n'est pas aussi nettement déterminé ; car, avec l'orangé et le vert, il comprend la sixième couleur, l'indigo, qui offre quelque chose de mystérieux. Que signifie cette couleur sombre interposée entre le bleu et le violet ? Enfin, si nous passons au septième degré, que signifie le violet lui-même ?

Examinons donc, du moins théoriquement, comment doit se comporter un rayon de lumière blanche en se décomposant. Supposons que l'on isole un rayon. Autour de ce rayon il n'y a rien, c'est-à-dire il y a de l'ombre. Ce rayon va se diviser en trois faisceaux colorés : rouge, jaune, bleu ; et, si nous supposons un moment que cette division soit nette, tranchée (tel un nerf qui se diviserait en trois rameaux), il est évident qu'entre le rouge et le jaune il y aura un vide, c'est-à-dire de l'ombre ; de même entre le jaune et le bleu il y aura un vide, c'est-à-dire de l'ombre ; au-delà du bleu, l'ombre règnera en souveraine. Mais il n'en est pas ainsi, car les trois faisceaux de couleurs fondamentales ne se limitent pas d'une façon brusque : si bien que l'intervalle qui pourrait exister entre eux et former des zones d'ombre se trouve comblé par les couleurs intermédiaires, -- qui d'ailleurs se rattachent aux couleurs fondamentales par des gradations insensibles.

Nous avons donc ainsi, entre le rouge et le jaune : l'orangé ; entre le jaune et le bleu : le vert.

Mais cela ne nous fait encore que cinq couleurs : le rouge (fondamental), l'orangé (intermédiaire), le jaune (fondamental), le vert (intermédiaire), et le bleu (fondamental).



Au-delà, c'est-à-dire au-dessus, notre rayon ne nous donne plus rien. Je me trompe : le bleu s'obscurcit peu à peu dans l'ombre ambiante que nous avons supposé exister autour du rayon initial. Nous avons donc, au-delà du bleu, une teinte de bleu sombre, qui tend à se perdre insensiblement dans l'ombre environnante. Mais cette teinte bleu sombre, cette teinte indigo, qui représente l'extinction graduelle du bleu dans cette ombre, n'attirerait sans doute que très peu notre attention, si rien ne venait la faire ressortir. — Et le violet ? direz-vous. — Parfaitement ; nous y arrivons. Eh oui, il existe ce violet, et c'est lui qui fait ressortir l'indigo ; mais il ne suffit pas de constater qu'il existe ; il faut en rendre compte. Le rayon que nous avons décomposé ne peut pas nous fournir sa raison d'être ; du moins il ne le peut pas à lui seul. Mais, si nous supposons un autre rayon supérieur au premier (un rayon d'un ordre plus aigu), et décomposé de même, ce rayon numéro 2 nous permettra de considérer, comme élément inférieur de son ternaire fondamental, un certain rouge aigu qui, sans être perceptible à l'œil humain, pourra donner la raison d'être du violet, comme cou-

leur intermédiaire entre lui et le bleu du rayon numéro 1 (bleu dont l'influence aura traversé la zone sombre de l'indigo, pour provoquer la genèse de cette suprême couleur de transition : le violet).

Cette explication sera plus claire, plus matériellement saisissable, si nous nous permettons une minute, contrairement d'ailleurs aux enseignements des physiciens, de considérer les couleurs intermédiaires du spectre comme des couleurs décomposables, formées par le mélange des couleurs fondamentales. Nous dirons alors que la couleur bleue du rayon numéro 1, après avoir traversé la zone d'ombre limitante des deux rayons et avoir ainsi produit l'indigo, parviendra jusqu'au bord de la couleur inférieure, c'est-à-dire de la couleur rouge du rayon numéro 2, et produira le violet. Au-delà de ce violet, l'œil humain ne verra plus rien : c'est un monde ultérieur, le monde des éléments ultra-violets. Mais toujours est-il que la situation du violet à l'extrême hauteur du spectre, aux antipodes du rouge appartenant au rayon numéro 1, ne peut se comprendre théoriquement que par le mélange du bleu avec le rouge d'un rayon numéro 2, — ou (en termes à la fois plus métaphysiques et plus exacts qui nous permettent d'éliminer l'inexacte hypothèse du mélange des couleurs) l'existence du violet dans cette région ne peut s'expliquer que par l'influence, par l'attraction réciproque de deux principes : celui dont procède le bleu du rayon numéro 1, et celui dont procède le rouge du rayon numéro 2.

Cette hypothèse d'un certain rouge appartenant à un rayon numéro 2, et déterminant le violet, deviendra plus claire tout à l'heure par l'analogie musicale de la gamme. Car les analogies se renforcent les unes les autres, et s'éclairent les unes les autres.

Pour en finir avec le spectre solaire, disons que, de même que la place du violet ne peut se justifier que par l'influence réciproque du bleu inférieur et d'un rouge supérieur, de même l'indigo ne peut s'expliquer que par une zone mystérieuse, indiquant qu'il y aurait une démarcation, une sorte d'abîme entre les deux rayons, si l'influence du bleu ne planait par-dessus le vide, par-dessus l'ombre, et n'allait rejoindre — par le violet — le premier degré ou le rouge du rayon supérieur.

Donc, à considérer les principes hyperphysiques qui dominent et déterminent le phénomène physique du spectre solaire, — donc, sur le terrain des principes, le seul qui justifie pleinement l'emploi de l'analogie, on arrive à cette conclusion importante :

C'est que le violet, la septième couleur, est bien à proprement parler un élément de transition entre deux spectres lumineux ; en d'autres termes, il représente bien un élément de transition entre un septenaire et un autre.

Nous pouvons donc dire, pour nous résumer, que le spectre solaire comporte deux ternaires enlacés (1, 3, 5), (2, 4, 6) et un élément de transition ou de raccord.

Si nous envisageons maintenant la gamme musicale, il nous sera facile d'y découvrir deux ternaires analogues. Le ternaire (1, 3, 5) se compose des notes de l'accord parfait (tonique, médiate, dominante); le ternaire (2, 4, 6) représente les notes de passage. Quant à la septième note, si justement nommée la *sensible*, elle représente avec la plus grande évidence, en raison de sa puissante attraction, le raccord avec un septénaire supérieur. Ici l'analogie musical du rouge supérieur n'est plus une hypothèse, il constitue un élément bien connu : il s'appelle l'octave, et il devient la tonique du septénaire supérieur, lequel est lui-même une réalité hors de discussion.

Donc la gamme musicale comporte bien, elle aussi, deux ternaires enlacés et un élément de transition ou de raccord.

Nous ajouterons que, dans le spectre solaire, les trois couleurs fondamentales (1, 3, 5) peuvent être considérées comme les éléments *statiques* : les couleurs intermédiaires (2, 4, 6) expriment, au contraire, soit le rapport, le rapprochement des couleurs fondamentales voisines (ce qui est le cas de l'orangé et du vert), soit une expansion aventureuse vers l'inconnu (ce qui est le cas de l'indigo); dans tous les cas on peut dire que ces couleurs intermédiaires procèdent d'un principe de mouvement, elles peuvent être considérées comme les éléments *dynamiques* intrinsèques du spectre. Quant à la septième couleur, c'est elle qui entraîne tout le système, tout le septénaire en question vers un septénaire supérieur : elle représente l'*élément dynamique par excellence*.

De même dans la gamme, le premier, le troisième et le cinquième degrés peuvent être considérés comme les éléments *statiques*, et la preuve, c'est qu'ils constituent l'accord parfait de tonique, lequel exprime le repos. Le deuxième, le quatrième et le sixième degrés sont des degrés intermédiaires, de passage, qui expriment le mouvement; ce sont les éléments *dynamiques* intrinsèques de la gamme. Quant à la septième note, qui est la sensible, elle précipite l'ensemble du septénaire vers l'octave, et par conséquent vers le septénaire supérieur; elle représente donc aussi l'*élément dynamique par excellence*, celui qui entraîne un monde vers un monde similaire, mais dans un plan supérieur.

Nous ferons remarquer encore, en passant, que dans les deux septénaires envisagés (lumineux et musical) l'élément numéro 6, moins nettement déterminé que les autres, plus mystérieux pour ainsi dire, correspond à une sorte de crise. Le bleu s'y engouffrerait dans le noir (avec l'indigo),

n'était son coup d'aile (le violet) jusqu'au rouge supérieur. La gamme y tomberait dans le ton mineur relatif, si la sensible ne l'emportait jusqu'à l'octave, refuge supérieur de sa tonalité.

Revenant aux observations précédentes, nous pouvons voir que le ternaire 1, 3, 5 étant enlacé avec le ternaire 2, 4, 6, les éléments 1 et 2 forment un couple statique-dynamique; de même les éléments 3 et 4; de même les éléments 5 et 6. Le tout se relie au 7, qui est l'élément dynamique par excellence.

Qu'on me pardonne de m'être étendu si longuement sur ces considérations analogiques; mais c'était nécessaire pour suivre l'occultisme sur son terrain propre. Nous reviendrons bientôt aux procédés spirites et à des notions moins abstraites. Mais auparavant, il nous faut envisager le septénaire humain, pour le faire bénéficier des analogies que nous venons de passer en revue.

(A suivre.)

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

DEUXIÈME VISAGE, SOUVENIRS DE JEUNESSE

Par Anna KALM, extrait du journal *Sphinx*.

Toute jeune fille, j'entrai au service de l'hôtelier Hans Smidt, c'était en novembre. Dans la maison, habitaient deux bébés jumeaux malades. Une nuit le père s'endormit dans la pièce voisine, tandis que la pauvre mère épuisée de ses veilles et soins s'assoupit dans la chambre où je gardais les enfants.

Environ vers minuit, quoique dans la journée il n'y eût pas eu d'orage et tout étant tranquille, j'entendis, soudain, dehors, un violent choc.

Le chien de l'hôtel bondit en hurlant vers la fenêtre. Mon effroi augmentait, quand je vis deux formes féminines inconnues, l'une jeune, l'autre plus âgée passer silencieusement devant moi.

L'image de l'une d'elles se grava profondément en moi; de fraîches couleurs et de taille assez élevée, elle était mise convenablement; une jeune fille la suivait portant une lumière. Pénétrant par la porte de la cuisine, elles marchèrent d'un pas rapide vers la salle sans me regarder.

Comme attachée, je restai assise, entendant de cette pièce le grincement des clefs qui ouvraient et refermaient les meubles; elles revinrent de la salle, la plus âgée portant quelque chose de blanc pendant à son bras. Toutes les portes furent ouvertes et refermées à grands fracas. Je pus cependant remarquer, malgré ma terreur, que les deux visiteuses franchissant la cuisine, ne quittèrent pas la maison mais se rendirent dans une pièce y adjacente. A peine cela terminé j'entendis le maître de la maison se lever dans

la chambre voisine en face de la salle; il demanda : « Que se passe-t-il donc ? » Impressionnée je répondis : « J'ignore ce que c'est ».

Le maître se rendit alors dans les dépendances de l'hôtel, y trouva les garçons debout, le bruit les ayant réveillés.

Les chevaux, dans l'écurie, furent vus complètement harnachés et couverts de sueur, quoique la porte d'entrée fût fermée à clef. Les domestiques demandèrent au maître s'ils devaient dégarnir les chevaux ? Ayant assisté à de pareils phénomènes mystérieux, il leur répondit : « Non, cela se réparera de soi-même ». Une heure après c'était accompli; les chevaux se tenaient calmes et sans harnais. Le maître se recoucha et je continuai longtemps à veiller...

Troublée de la terrible impression de cette nuit, on dut prendre deux garde-malades, une veuve amie de la famille ainsi qu'une jeune fille. La maladie des jumeaux empira, ils moururent bientôt, à huit jours d'intervalle; tant que les corps restèrent à la maison, l'on remarqua que le chien de l'hôtel bondissait, hurlait vers la fenêtre. Lorsque je recouvrai la santé, je fus frappé de reconnaître, dans les garde-malades, la dame et la jeune fille apparues dans cette nuit d'épouvante. Ces personnes, de la manière déjà vue, allèrent un soir dans la salle, prendre un linge blanc pour couvrir le cadavre; jusqu'à la fin des funérailles elles séjournèrent dans cette pièce où je les avais entendu précédemment aller, puis elles disparurent.

TÉLÉPATHIE ENTRE JUMEAUX : Voici les faits, tels que je m'en souviens : J'étais à Cambridge, chez M. James Wilson, le directeur (*de Clifton college*). J'étais en excellente santé, je jouais gaiement, et nullement enclin à des hallucinations ou autres influences maladiques. Un soir je me sentis subitement très indisposé et tremblais sans la moindre cause compréhensible, je ne pensais même pas d'abord à une maladie. Je ressentais une émotion de crainte impossible à dominer. Je me raidis vainement et attribuai à tort ce malaise à mes mathématiques; enfin je crus, en dernière pensée, à ma mort.

J'allai voir mon ami M. Mullins, habitant sur le même palier: je me rappelle que, à ma vue, il me questionna, effrayé; il poussa ses livres, tira une bouteille de wysky et un jeu de tric-trac, je ne désirais pourtant rien de tout cela. Nous nous assimes, un certain temps, auprès du feu. Je souffrais d'un malaise indéfinissable et me souviens que j'avais le pressentiment de mourir cette nuit-là.

Trois heures plus tard, vers onze heures, je me sentis mieux, rentrai dans ma chambre, dormis et étais rétabli le lendemain matin. L'après-midi du lendemain, une lettre m'apprit que mon frère était mort la veille au soir. Je

sais que je n'ai pas pensé un instant à mon frère jumeau qui souffrait depuis longtemps de la consommation : je n'avais pas reçu de ses nouvelles depuis plusieurs jours, et rien ne pouvait me faire supposer que sa fin était si proche.

Cette nouvelle me surprit complètement.

LECTURE DE LA PENSÉE CHEZ LES CHINOIS

Tiré du journal : *Les deux mondes*, et du journal : *Religio philosophical*

Pendant une visite à San-Francisco, dans l'été 1888, je fis la connaissance d'un Chinois « *Sing Fou* » qui alliait ces deux titres, prêtre et marchand. Appréciant les qualités de l'agréable et intelligent gentleman, je cultivai ses relations, nous devînmes amis intimes. Il me conta d'étranges histoires sur les mœurs et coutumes chinoises ; le fait le plus surprenant fut une expérience de lecture de pensée.

Dix jours après, il me conduisit à la pagode où nous retirâmes chacun nos chaussures, et les remplacâmes par une paire de blanches sandales en satin, lui-même se drapa dans une blanche et longue robe en satin ; nous entrâmes dans une pièce étroite, derrière l'autel orné de trois idoles, et d'où toute clarté du jour était écartée. Seule la lumière provenait de cent bougies retenues invisiblement au plafond.

Les murailles étaient complètement tapissées à l'aide de rideaux de soie admirablement brodés, et le sol recouvert de nattes représentant de grotesques et fantastiques figures. Le seul meuble, dans la salle, était une table en bambou, sur laquelle étaient posés une lampe et deux vases plats recouverts.

Dès mon entrée il me pria de m'asseoir, les jambes croisées auprès de la table. Il me banda les yeux en me recommandant de ne remuer et de ne parler qu'à sa permission.

Je l'entendis enlever le couvert des vases, puis il mouilla le sommet des cheveux de ma tête, les lissa à plat ; il me sembla qu'il les recouvrait d'un drap, le touchant discrètement, çà et là, avec ses doigts, comme le font les médecins qui soignent une blessure. Puis il posa sa main ouverte sur l'extrémité du drap, en faisant sur ma tête une pression considérable ; songez, dit-il, à une église connue de vous ; il faut la représenter aussi distinctement que possible. La pagode étant là, j'y fixai naturellement ma pensée ; pendant deux minutes, il régna un silence absolu. Sing Fou ôta mon bandeau et sur son ordre, je me levai. Les deux vases étaient sur la table ; dans l'un d'eux étaient de nombreux petits papiers blancs, minces, d'environ trois pouces

carrés; dans l'autre une seule feuille de papier de semblable taille, couleur et format, immergée dans ce qui me parut de l'eau. Le prêtre prit cette feuille qu'il tint au-dessus de la lampe, et aussitôt séchée, je reconnus une légère esquisse du tableau de l'église pensée.

Je dis à Sing Fou que, sans doute, il pressentait que j'aurais dans l'esprit le lieu que je venais de traverser; en conséquence, il avait dû préparer cette image. Mais lui, d'un bon sourire, prenant une forte loupe du tiroir de la table, il me conseilla de l'examiner plus minutieusement. Je constatai que c'était le tableau de l'église, non d'après nature, mais comme je me l'étais représentée de mémoire, car au second examen je pus voir que j'avais omis maints détails.

Le prêtre m'engagea à renouveler l'expérience et pendant qu'il refaisait les préparations premières, je songai soudainement à une chapelle distante de six cents lieues; j'étais certain qu'il n'en avait jamais entendu parler, et à mon extrême surprise, le papier séché, la chapelle apparut parfaite dans les moindres détails. Il me convia à m'asseoir à nouveau, m'avertissant de songer à la figure d'une femme ou d'un enfant. Après m'avoir bandé les yeux, comme avant, il me rabattit doucement les cheveux sur le derrière de la tête, et appliqua le papier sur mon cou. Pendant la pression de sa main, je pensai à Marie Anderson. Le papier séché, au moyen de la loupe, je pus voir une bonne ressemblance de la grande Porkéniène, à cette époque en Angleterre.

Nous refîmes l'expérience encore maintes fois, et toujours, les portraits et les lieux pensés furent parfaitement reproduits. Je dois mentionner que la figure des personnes vivantes peut être seule reproduite.

Sing Fou refusa de m'initier à la préparation du papier ou de m'expliquer la formation de l'image. Le moyen employé est un secret connu seulement des prêtres: mystère sacré d'une tradition de trois mille ans...

Malheureusement les Chinois ignorent l'art de conserver ces merveilleuses photographies, elles s'effacent graduellement; en une demi-heure elles sont évanouies!...

BURET.

MOUVEMENTS DES MAINS CHEZ LES MÉDIUMS

De mon *Paradis*, je vous adresse à tous un bon souvenir.

Vous m'avez demandé des histoires de « revenants », j'ai consulté ici quelques vieilles femmes, mais vraiment, je trouve le silence meilleur sur des sujets si peu intéressants. Cependant, si jamais j'apprends un fait dont je puisse contrôler la vérité, je me ferai un devoir de le porter à votre connaissance.

En attendant voici le récit d'une première petite expérience que j'ai faite hier dans ma chère solitude. Je voulais me rendre compte là, *bien froidement* si, lorsque nous imposons les mains sur un meuble quelconque, notre volonté même inconsciente ne nous aide point, ne nous pousse point à faire les mouvements que nous attribuons aux esprits de l'espace.

Voilà donc ce que j'ai découvert : La force psychique ou spirituelle est entrée en moi d'abord ; j'ai senti aux deux épaules et aux arrière-bras cinq ou six vibrations musculaires, ensuite un frémissement de tout mon être, principalement dans les régions dorsales et cervicales. J'avais sous les doigts une petite corbeille très légère de bois découpé ; elle s'est doucement agitée sous l'impulsion *impérieuse* donnée à mes bras par la force inconnue. Donc, pour moi, cette force se sert de mes organes pour agiter un meuble quelconque. Et comme c'est moi qui l'agite, des incrédules pourraient croire à une supercherie. Dites bien aux incrédules que si nous imprimons nous-mêmes des mouvements aux meubles, c'est qu'une force désirée, ardemment demandée, nous oblige à imprimer ces mouvements. Cette force est si bien une adaptation faite à nos organes que sous mes doigts à peine appuyés sur la légère corbeille, un bruit sec s'est fait entendre et qu'une découpe du bois s'est ouverte tout à coup. Vous lisez bien : le pied de ma corbeille s'est cassé sous l'influence d'une force qui n'est pas la mienne seule ? Comme je devais continuer mon expérience j'ai pris une chaise cannée légère, et ai imposé les mains ; j'étais droite devant le dossier quand, au bout de quelques minutes, j'ai ressenti les mêmes effets physiques que précédemment et aussitôt, sans m'y attendre, la force *intelligente* a jeté sur moi cette chaise et m'a forcée presque brutalement à tomber sur mon fauteuil qui, heureusement, était derrière moi.

Ensuite cette chaise s'est relevée sous *mon* impulsion involontaire, trois ou quatre fois ; quant à moi ma pensée me disait, comme émanant d'une personne étrangère : « Tiens, sers-toi donc de sa volonté, lève-toi de ton fauteuil ? » A cette injonction bizarre j'ai voulu me soulever, cela me fut impossible ; mon dos était cataleptisé et ne faisait plus qu'un avec le dossier de mon fauteuil.

Tout à coup un bruit du dehors me fit croire à l'arrivée du facteur ; mais voulant ou non, malgré une poussée instinctive et personnelle, aller ouvrir la porte, je fus dans l'obligation d'attendre le bon vouloir de la force psychique ou spirituelle, d'attendre peut-être cinq minutes encore et sur ma prière instante qu'elle vint me délier.

Cette expérience a duré quarante minutes, après lesquelles j'ai eu des

frissons froids et une lassitude dans tous les membres, ce qui me fait croire que cette force inconnue se sert de notre force physique ou de l'une de nos forces physiques pour nous prouver sa puissance. AMÉLIE GACON.

VISION DE MISS LAW

Le New-York Star, relate que M. le Dr M. L. HOLBROOK, *Président de la Société d'études psychologiques*, domicilié à New-York, 46, 23^{me} Est, a fait la communication suivante à la Société, au sujet d'une demoiselle Law, demeurant au numéro 8, W. 65 st S. New-York, morte récemment de pneumonie après une maladie de trois jours.

Le troisième jour elle était préparée à la mort qu'elle sentait venir en gardant toutes ses facultés; en parlant à ses amis elle leur disait : « Il y a un messager. Ici, qui m'attend; vous vous imaginez, peut-être, que je me fais illusion? il n'en est rien car je vois parfaitement ce messager tout en comprenant qu'il est invisible pour vous autres. Il veut m'amener au séjour où se trouve ma tante Jane. Dès à présent il me transportera au séjour où je pourrai la voir ». Cette tante venait de mourir deux jours avant, dans la ville de New-Jersey, fait qui lui avait été soigneusement caché par ses amis, à cette bonne Miss Law. Ensuite la malade parla sans hésitation, et avec une parfaite intelligence sur d'autres sujets; elle mourut peu après.

Le Rév : J. S. Dodd, qui connaissait Miss Law depuis plusieurs années, déclare qu'elle était d'une intelligence supérieure, douée d'une bien ferme volonté et nullement rêveuse ou mystique dans ses idées; étant donné son caractère il ne s'attendait point à un tel incident; il avait vu, certes, des hallucinés, mais dans son opinion M^{lle} Law était parfaitement consciente quand elle affirmait ce que nous avons relaté.

La Société d'études va étudier ce fait à fond, et en tirer la solution d'un problème scientifiquement posé de nos jours.

APRÈS LA MORT

Je viens de lire l'ouvrage de M. Léon Denis — *Après la Mort* — et je suis encore sous le charme de cette pensée convaincue et convaincante, exprimée en un style pur et concis, très simple et très large à la fois.

M. L. Denis est un savant. Il a beaucoup vu, beaucoup réfléchi, beaucoup lu. Il a le don rare de savoir résumer ses connaissances; de les condenser

en une expression toujours juste qui évoque des images et crée des réalités.

Il faut le croire parce qu'il croit, et l'on se sent très heureux de le suivre ; soit qu'il ramène au passé ; soit qu'il entraîne vers l'avenir.

Une vérité, lorsqu'elle cesse d'être l'Isis voilée, la déesse mystérieuse et terrible cachée au fond des sanctuaires, ne peut s'imposer aux masses ignorantes (dès lors qu'elle ne les dompte plus), que par une lumière pénétrante et sans ombres, éclairant mais n'éblouissant pas.

Remplacer un dogme par un autre dogme ! Erreur profonde !

Et combien, parmi les Maîtres faillirent la commettre ?

Combien d'œuvres, admirables dans leur conception, mais diffuses dans leur forme qui ne purent devenir populaires demeureront uniquement, l'ésoterisme du spiritisme.

Mais pour que celui-ci devint la bonne nouvelle, l'esprit de vérité habitant parmi nous, il fallait Flammarion entr'ouvrant à tous les profondeurs des cieux, et, pour en décrire les étapes infinies, apprendre à l'être ses éternelles destinées, après Victor Hugo, les Nus, les Fauvety, les Bonnemère, etc. auprès de qui M. Léon Denis vient aujourd'hui prendre sa place.

Faire, en quelques lignes, l'analyse d'une œuvre comme celle de M. Denis est chose impossible. Tout est à citer dans cette étude ; de même, tout est à lire, depuis son admirable introduction où l'histoire d'une âme, sa grandeur et sa sincérité sont écrites, jusqu'à sa conclusion adressée au lecteur sous forme d'exhortation :

« Souviens-toi, ô mon frère, que tout ce qui est matériel est éphémère.
 « Les générations passent comme les flots de la mer ; les empires s'écrou-
 « lent ; les mondes eux-mêmes périssent ; les soleils s'éteignent ; tout fuit,
 « s'évanouit. Mais il est deux choses qui viennent de Dieu et sont immuables
 « comme lui ; deux choses qui resplendissent au-dessus du miroitement des
 « glaces humaines ; c'est la sagesse et la vertu. Conquiers-les par tes efforts
 « et, en les atteignant, tu t'élèveras au-dessus de ce qui est passager, tran-
 « sitoire, pour jouir de ce qui est éternel ! »

Avec une grande clarté, une excessive sobriété d'expressions et de citations, l'auteur de — *Après la Mort* — refait l'histoire du spiritualisme, ce principe immuable, révélation de l'esprit à l'esprit, dont l'origine appartient à l'être, se perdant avec lui dans la nuit des âges écoulés, dans les mystères des temps futurs.

Il dit (et comme il a raison) que la religion est nécessaire et indestructible ; qu'elle est l'expression des lois éternelles ; mais il ajoute, avec non moins de vérité, que la religion n'est pas une manifestation extérieure, mais un

sentiment, et qu'elle n'a besoin ni de prêtres, ni de formules, ni d'images.

Après nous avoir fait parcourir tous les pays ; nous avoir dévoilé les secrets de toutes les sociétés anciennes ; celle de l'Inde, de la Grèce, de l'Égypte, l'auteur nous amène enfin dans la Gaule druidique dont il résume l'histoire religieuse, déjà si admirablement écrite par Jean Raynaud.

Le but de l'auteur (nous le croyons du moins), est de nous montrer, révélée, innée au cœur de l'homme, la doctrine de la réincarnation, cette affirmation du moi éternel dans le progrès et le renouveau.

Unité, égalité, fraternité sont dans cette foi, raison de la vie, du mouvement, du renoncement, de la douleur, de l'expiation incomprise, et, à se sentir infini, on se sent meilleur aussi, en s'expliquant le but !

Aussi bien que le spiritisme philosophique, le spiritisme expérimental a été étudié, expliqué par M. Denis. Il nous met en garde contre le charlatanisme, les manifestations grossières, parfois grotesques, les supercheries de certains esprits encore tant liés à la matière, qu'ils ont conservé *au-delà*, tous les vices de l'humain.

La charité, la vérité, la bonté et l'amour, thème admirable, inépuisable, sur lequel d'adorables pages, bien vraiment inspirées, sont écrites par M. Denis.

Dans ce beau livre, nul n'est répudié, aucun n'est condamné ; tous seront admis ! Triomphe de la justice, apothéose de la raison !

Il faut lire cet ouvrage, car il console. Il commande de croire ; il convainc d'espérer.

Oui, dit l'auteur, une seule ambition m'anime. Je voudrais, lorsque mon enveloppe usée retournera à la terre, que mon esprit immortel pût dire : Mon passage ici-bas n'aura pas été stérile si j'ai contribué à apaiser une seule douleur, à éclairer une seule intelligence en quête du vrai, à reconforter une âme chancelante et attristée.

Qu'il n'en doute donc pas, son but sera atteint. Sa parole se nomme :

Et la paix et la foi ! (1)

CLAIRE VAUTIER.

« SPIRITISME. — *Cherchons.* — Louis Gardy. — Réponse aux conférences de M. le professeur Emile Yung sur le spiritisme. — Un volume in-18° Paris, 1, rue Chabanais, éditeur, 2 fr. 50. — Voici un livre écrit par un adepte fervent et convaincu du spiritisme ; le principal mérite de cet ouvrage est de livrer au lecteur un résumé assez complet du spiritisme depuis son origine récente jusqu'à nos jours et d'épargner ainsi à ses lecteurs de nombreuses recherches dans les différentes publications qui ont paru sur ce

(1) Librairie spirite, 2 fr. 50.

sujet depuis une quarantaine d'année. En fait nous constatons que le spiritisme est encore dans l'enfance ; le monde des esprits qu'il évoque et qu'il prétend exister parallèlement à notre monde réel en est encore à l'alphabet quant aux moyens de communication qu'il emploie pour entrer en rapport avec nous. Il en est encore aux tables tournantes qui ne tournent pas, aux ardoises sur lesquelles une main invisible trace des phrases plus ou moins compréhensibles, à des bruits plus ou moins mystérieux, plus ou moins explicables, à des cheminées qui s'éroulent tout à coup on ne sait pourquoi pendant une veillée funèbre, comme nous l'apprenait M. le professeur E. Yung dans un ouvrage sur ce sujet : bref, si le spiritisme est une science il manque encore de principe et de lois : si c'est une religion, elle attend encore ses dogmes et ses révélations : de grâce, dirons-nous à ce monde des esprits qui gravitent autour de nous, tâchez de trouver un moyen ou peu commode d'entrer en rapport direct avec nous afin que nous puissions faire connaissance ; en un mot : passez du langage des tables tournantes, si peu pratique, à un mode de communication que chacun puisse employer. Dans ce siècle de progrès, de vapeur, d'électricité et de téléphone, vous n'avez que l'embarras du choix : décidez-vous. » *LA TRIBUNE de Genève, (Suisse)*.

N. D. L. R: Nous répondrons au journal *La Tribune*, de Genève, et au rédacteur qui parle au nom du parti représenté par le professeur E. Yung, que rien ne s'apprend sans peine, toute science devant être étudiée et méditée surtout ; ces messieurs croient à l'astronomie, acceptent les définitions d'un observatoire et cependant ne connaissent point le calcul intégral, les apsides, le pourquoi du mouvement des étoiles ; de même pour les hauts problèmes de physique et de chimie. De ce que le professeur Yung a parlé du spiritualisme moderne, exactement comme les vieilles bigotes causent de philosophie, est-ce une raison, Mme la Tribune, pour tabler sur les dires d'un savant dans sa spécialité mais ignorant au possible sur ce qu'il a effleuré à peine, et c'est le cas de MM. E. Yung et Cie ?

Mettez-vous à l'œuvre ou faites mettre à l'œuvre quelques hommes de bonne volonté, studieux et observateurs patients et comme les princes de la science qui ont formulé leur avis en faveur des phénomènes du spiritisme, ils trouveront la vérité s'ils sont consciencieux et persévérants.

Créer un bon article, *eurente calamo*, c'est un métier point facile et pour le bien acquérir il a fallu du temps et beaucoup de lecture : mais n'est point écrivain sérieux le premier venu qui barbote superbement dans la sottise courante et se croit bon juge lorsqu'il a rempli les colonnes d'un journal de critique niaise, calquée sur les vieux clichés que les rédacteurs se repassent depuis l'année 1850.

ÉTUDE

IMPARTIALE ET LIBRE DE TOUT CULTURE

Sur la réalité, oui ou non, de Dieu, de l'Âme et de notre Immortalité, ou controverse dialoguée entre

DÉISTES, ATHÉES, MATÉRIALISTES ET SPIRITUALISTES

En tenant compte des connaissances acquises par la science moderne

PAR P. F. GINOUX.

Ancien imprimeur.

Ce volume in-8° intéressera toute personne désireuse de se renseigner sur les questions les plus importantes et les plus dignes de préoccuper un être doué de raison.

Il est recommandé surtout à ceux qui ont manqué jusqu'ici de motifs suffisants pour se former là-dessus une opinion raisonnée, stable, et la moins susceptible possible d'erreur.

Mais les lecteurs en général ont peu de goût pour les ouvrages sérieux et les questions philosophiques; c'est pourquoi, cédant à des considérations désintéressées et voulant rendre accessible à tous le prix de ce volume de propagande, l'auteur l'a réduit, malgré sa valeur intrinsèque, son tirage restreint et son envoi par la poste, à 2 francs franco, in-8, s'adresser à la librairie Spirite, 1, rue Chabanais, Paris.

INCINÉRATION

D. — Que pensez-vous de l'incinération?

R. — Au point de vue de l'esprit, plus vite le corps matériel a disparu, plus vivement rayonne le corps astral; c'est donc un progrès moral.

C'est bien plus encore un progrès physique, puisque incinérer procure une meilleure hygiène aux incarnés.

Quelques peuples de l'antiquité ont incinéré leurs morts; les urnes funéraires ont visé à remplacer les cimetières, ces foyers d'infection; mais ce mode d'anéantissement de la matière en décomposition ne répondit pas aux besoins des populations toujours croissantes, il dut être abandonné, la faus de la mort créait aux fours crématoires un travail bien au-dessus de leurs forces.

Le même obstacle se présente aujourd'hui pour l'humanité terrienne: aussi l'idée de crémation n'est-elle que la devancière de celle bien plus pratique de la volatilisation des corps, là est le véritable progrès de l'avenir; c'est à sa recherche que doit s'appliquer tout penseur.

Se faire de l'électricité un agent capable de lui rendre tous les services, telle est l'étude soutenue que les terriens doivent en faire; ce fluide puissant, dompté par eux, peut seul régénérer leur planète en lui donnant, avec des aspects nouveaux, une vie nouvelle morale et physique.

Le corps astral aujourd'hui invisible pour les incarnés, sera, aux vives et blanches lueurs de l'électricité, parfaitement perçu malgré la transparence et la diaphanéité de son fluide particulier.

De l'espace où nous planons, nous, vos amis, nous aidons de tout notre pouvoir aux recherches faites par les meilleurs d'entre vous pour cette grande amélioration. L'électricité, ne l'oubliez pas, est la base de la vie matérielle; la comprendre et l'appliquer est l'unique but matériel qu'un monde comme le vôtre doit chercher à atteindre présentement. *Médiums* : F. H. S.

D. — Voulez-vous nous donner votre appréciation sur la théosophie et le spiritisme ?

R. — Théosophes et spirites, tous à la recherche du vrai, ne sont que l'avant-garde de la science et de la philosophie positive et rationnelle.

Les adeptes en occultisme s'exercent par un entraînement aussi dangereux que pénible à acquérir un pouvoir d'abstraction auquel la matérialité de vos corps actuels oppose un terrible obstacle.

Les autres, au risque de perdre leur équilibre mental, cherchent à établir avec l'invisible des rapports dont les effets sont utiles ou néfastes selon les conditions dans lesquelles se produisent les évocations.

Les théosophes, par leurs travaux qui remontent à une haute antiquité, ont commencé à défricher le champ si vaste de la science d'observation des forces de la nature, ce qui leur permet de prouver la suggestion du visible au visible jusqu'au complet dégagement du périsprit ou corps astral, sans que mort s'ensuive.

Les spirites, par leurs essais et leurs expériences acquièrent la preuve certaine de la suggestion de l'*invisible* au *visible*.

Pionniers les uns et les autres des grandes vérités qui, dans leur simplicité sublime, éclaireront l'avenir, vous ne devez en aucune façon vous laisser égarer par ces discussions d'écoles qui ont assombri le passé et fait couler des flots de sang.

Que par votre entente et votre union vous donniez cet exemple, encore inconnu dans les annales de l'humanité, de la tolérance dans les idées, de la concorde dans les recherches.

Que les penseurs de toute école marchent donc la main dans la main et qu'ils unissent leurs efforts pour arriver à la connaissance complète des liens subtils qui relient le monde visible ou matériel au monde invisible ou spirituel.

Mais, soit que vous fouilliez dans les archives du passé, soit que vous essayiez de pénétrer dans les arcanes de la vie future, n'oubliez pas que les découvertes des uns et des autres sont faites au profit de la science officielle qui est le réservoir commun des recherches de tous.

La théosophie et le spiritisme sont des voies étroites où ne peut s'engager qu'une faible minorité de l'humanité terrienne.

Elles doivent, pour ainsi dire, servir de contre-allées à la route large et sûre que tracera la science pour l'usage du plus grand nombre.

Sur cette route et à travers les luttes pour la vie physique, l'être humain aura pour phare la vue de l'esprit dans sa marche vers l'infini !

Médiums : F. H. S.

CÉRÉMONIES SPIRITES A ALGER

Le drapeau bleu, au soleil d'or des spirites d'Alger, vient de déployer ses plis deux fois dans la même semaine ; le 17 janvier nous conduisions le corps de Mlle Marie Gabrielle Bellanger, sous-directrice de l'*Ecole maternelle*, âgée de 27 ans, et le 22, celui de notre ami Lovera, père de Michel Lovera membre du Comité de propagande. Les spirites d'Alger, hommes et dames, se sont fait un devoir de se rendre aux deux enterrements.

M. Lovera père habitait Alger depuis 1842, y comptait de nombreux amis, son cortège était imposant. Des paroles pour ceux qui viennent de quitter la terre ont été prononcées à la levée du corps de nos deux frères. Sur la tombe de Lovera, notre F. E. C., Davin, a prononcé les paroles ci-jointes.

Nos enterrements produisent toujours à Alger un sentiment de touchante émotion ; le cercueil est recouvert par notre drapeau bleu couleur de réjouissance. Le soleil qui est au milieu et la maxime : hors la charité point de salut, amènent plus d'un indifférent à connaître une doctrine religieuse qui n'a ni prêtre ni culte, qui compte tant de fervents adeptes ; cependant la presse algérienne nous a montré aujourd'hui une opposition à laquelle nous étions loin de nous attendre, elle n'a pas voulu prononcer le nom de spiritisme.

Discours de M. J. Davin. Mesdames et Messieurs : M. Lovera est un exemple pour la société actuelle et les hommes, du haut au bas de l'échelle sociale, peuvent puiser dans sa vie d'utiles enseignements.

Sous une enveloppe modeste il possédait cœur d'or, intelligence supérieure, volonté persistante qui allait jusqu'à la ténacité, et surtout la grande énergie qui lui permit de faire face aux difficultés des mauvais jours ; il a recommencé vaillamment l'édification de sa petite fortune, ce qui a permis de lui donner les soins réclamés par la longue maladie qui a détruit son organisme.

A toutes ces qualités il joignait la résignation, grâce à laquelle il fut

constamment affable avec ceux qui l'entouraient ou l'approchaient, et cela malgré de cruelles souffrances patiemment endurées pendant plusieurs années.

Une individualité de cette trempe, ouverte à toutes les innovations professionnelles, à l'affût de tous les progrès de son art, ne pouvait rester insensible au grand mouvement philosophique accompli au milieu du XIX^e siècle, c'est-à-dire celui produit par le moyen de communiquer avec nos chers disparus.

Quoique illettré Lovera comprit l'avenir de progrès réservé à l'humanité par la communication des vivants de la terre avec les vivants décédés. Il s'initia à la doctrine spirite et obtint de ce fait la conviction que l'existence actuelle est un simple instant dans la vie éternelle de l'esprit, vérité qui lui fit supporter avec résignation ses longues souffrances; ce fut un homme dans la bonne acception du terme.

Esprit de Lovera bien présent à cette cérémonie, avec nous remercie notre philosophe « *Allan Kardec* » pour nous avoir donné la méthode expérimentale, par elle le mode de communication avec les habitants de l'au delà de la tombe; conséquemment il a ancré dans nos cœurs cette idée sage et rationnelle que notre corps rendu à la terre, ne fut pour l'esprit qu'un simple instrument de manifestation, avec lequel il a pu prendre la connaissance toujours plus parfaite du monde extérieur, du monde plastique avec lequel il s'intelligente et conquiert l'esprit de justice.

En rendant à la mère commune les organes inertes et neutres qui ont servi à remplir ta mission de progrès, nous remercions Dieu fluide universel intelligent de nous avoir fatalement et logiquement mis à même de continuer nos relations interrompues par un changement d'état; aussi pourquoi te dirions-nous adieu, en sachant que tu existes et que ta pensée, en communion avec la nôtre, nous répètera ces paroles: « Après cette existence, au revoir dans une autre vie, et dans toutes les vies qui composent notre éternité d'ascensions vers la fraternité, l'amour, le parfait esprit de justice.

NÉCROLOGIE DE M^{LE} MARIE GABRIELLE BELLANGER : La mort vient encore de faire un vide dans les rangs des spirites d'Alger. M^{le} Marie Gabrielle Bellanger, sous-directrice d'école maternelle, vient de quitter le monde visible.

Aux funérailles de cette douce et aimable jeune fille, ses collègues et ses F. E. S. formaient un imposant cortège.

M. Verdier, directeur d'école publique à Alger et membre du Conseil

départemental de l'Instruction primaire, a dit devant l'assistance et devant l'esprit qui venait de renaître dans la mort :

« La mort impitoyable vient de faire une nouvelle victime parmi les nôtres..... »

« Mlle Marie Gabrielle Bellanger, sous-directrice d'école maternelle, vient d'être ravie à la tendre affection de sa famille et aux sympathies de ses collègues, à la fleur de l'âge, après une longue et terrible maladie contractée dans l'exercice de ses pénibles fonctions. »

« Je ne m'attarderai pas à vous retracer la vertu douce, simple et modeste de celle qui va reposer dans cette tombe, prématurément ouverte. Ceux qui l'ont connue ont pu apprécier ses rares qualités ; pourquoi pleurer ? cette chère morte est plus vivante que jamais, sa dernière heure ayant été pour elle l'heure de la délivrance !..... Plutarque, dans l'élan d'une sublime inspiration, a dit : « *La mort est le retour dans la patrie commune.* » Et notre immortel poète, Victor Hugo n'a-t-il pas exprimé cette profonde pensée : « *Les morts sont les invisibles et non les absents* » ?

« Ici-bas tout passe, tout se transforme ; les flots sont poussés par les flots et l'onde qui coule oublie l'onde qui la précède, mais nous n'oublions pas les chers disparus. Que leur souvenir reste gravé dans nos cœurs ! »

« Avant que la terre dérobe à nos regards la dépouille mortelle de celle qui a sacrifié ses jeunes années au service de l'enfance, qu'il me soit permis de lui dire, au nom de ses collègues de l'Enseignement primaire, *non pas un adieu mais un au revoir.* »

« Oui, au revoir, chère collègue ! Soyez heureuse du bonheur que la terre ne peut plus vous ravir !! »

Sous l'empire de la vive et touchante impression produite par ces paroles si vivement pensées, si bien exprimées, le cortège funèbre s'est retiré recueilli, ému, émotionné ; celle qui est dans le monde de l'espace vit et cette vie ne doit pas finir, car si les yeux du corps se ferment à la lumière terrestre, les yeux de l'âme s'ouvrent devant les splendeurs des beautés infinies.

DECHAUD.

MORT DE B. J. SAFFROY : Le 11 janvier dernier, est décédé à La Neuve Lyre (Eure) un des vétérans les plus respectables du spiritisme moderne : Né à Paris, le 1^{er} février 1816, il fit, dans sa jeunesse, de brillantes études à Briçonnet et à Auxerre (Yonne). Reçu instituteur primaire, il se fixa à Paris et fit bientôt la connaissance d'Alkan Kader qui le classa au nombre des premiers adhérents à la Société spirite dont il est resté membre jusqu'à sa mort. Ce fut un homme de bien, très dévoué.

AU BRÉSIL. — Le Reformador de Rio de Janeiro. La Luz de Curityba. Revista spirita de Curytiba. Verdade de Luz de St-Paulo, ont entrepris une polémique très courageuse contre les néantistes du gouvernement qui veulent supprimer le spiritisme en l'assimilant aux tireuses de cartes et aux diseurs de bonne aventure; nous souhaitons que cette vigoureuse campagne prouve que l'ostracisme est le plus mauvais des moyens pour conduire la nation, et que des hommes libres, studieux et convaincus, ne sont pas disposés à courber paisiblement la tête devant les lois draconiennes que quelques écervelés ont promulguées.

A travers l'océan, nous tendons une main amie à nos frères du Brésil; la persécution les grandira.

Avis : M^{me} Antoinette Bourdin rappelle aux spirites qui s'intéressent au projet de la maison de retraite, que la pension internationale fonctionne avec succès; elle est située dans un quartier tranquille, ville et campagne avec jardin d'agrément, à proximité des tramways et des chemins de fer à voies étroites. Bureau de poste et télégraphe en face du jardin, à Genève.

Le prix de la pension est de quatre à cinq francs par jour, suivant les chambres, Adresser les demandes à M^{me} Antoinette Bourdin, 3, rue Dence, maison Durand Plainpalais, Genève, Suisse; c'est l'adresse de la pension.

P. S. — Prière aux journaux spirites de reproduire cet avis. Des voyageurs spirites, nous certifient que le séjour de la maison de retraite leur a été très profitable et très agréable.

LR RELIGION UNIVERSELLE, journal rédigé à Nantes par M. Verdad, mérite à tous les titres l'attention des lecteurs spiritualistes, elle donne constamment des articles philosophiques du plus haut intérêt, dus à la plume d'or de M. Ch. Fauvety et de ses collaborateurs. Paraît 2 fois par mois; France 5 fr. Etranger 6 fr. Un n° 0 fr. 50.

SOUS PRESSE: Pour paraître le 15 mars: *Catholicisme et Spiritisme*, par M. J. Jésupret fils, de Douai, œuvre remarquable dont nous reparlerons, et dont M. le capitaine Boule a fait deux fois l'éloge mérité dans cette revue; ce sera un in-12 sur beau papier; franco, 2 fr.

Le Spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, par le Dr Walu, in-12 de 420 pages, 5 fr. (très rare).

Le Gérant : H. JOLY.